

# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 3 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 50 f.  
 Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N<sup>o</sup> 105. VOL. IV. — SAMEDI 15 FÉVRIER 1845.  
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 5 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 53 f.  
 — l'Étranger. — 10 f. — 20 f. — 40 f.

### SOMMAIRE.

**Académie française.** Réception de M. Mérimée. *Portraits de MM. Etienne et Mérimée.* — *Histoire de la Semaine.* — *Courrier de Paris.* *Mazurka dansé chez M. Lacave-Laplagne, ministre des finances; Halle aux Huitres.* — *Théâtres. Une Scène de Lady Seymour.* — *Chronique Musicale.* — *De la Réforme Postale.* — *Les Promenades de Paris.* III. Les Boulevards (3<sup>e</sup> série.) *Vue à vol d'oiseau de la place de la Concorde jusqu'à la Madeleine; les Boulevards (côté droit) de la Madeleine à la rue du Helder.* — *Louis de Glenvez.* Nouvelle, par M. Eugène de Lachaux. (Suite et fin.) — *Histoire de M. Cryptogame,* par l'auteur de M. Jahot, de M. Vieux-Bois, de M. Crépin, du docteur Fesius. (5<sup>e</sup> série.) *Yingt-quatre Gravures.* — *Bulletin Bibliographique.* — *Annales.* — *Indiens sauvages des forêts vierges du Brésil. Deux Gravures.* — *Correspondance.* — *Observations météorologiques.* Mois de Janvier. — *Rébus.*

### Académie française.

#### RÉCEPTION DE M. MÉRIMÉE.

La dernière séance avait été quelque peu belliqueuse; cette fois-ci, on s'attendait à une solennité toute pacifique, et le seul appât littéraire, le seul espoir d'entendre deux bons discours, avait attiré à l'Institut une société certainement illustre et charmante, comme celle d'il y a quinze jours. Les séances académiques, jadis de véritables fêtes pour la bonne compagnie, semblent redevenir maintenant à la mode; l'enceinte du pavillon des Quatre-Nations est si favorablement disposé pour voir et être vu, la clarté qui vient d'en haut y jette un si beau jour sur les toilettes, en fait si bien ressortir et briller les couleurs, que les personnes élégantes commencent à goûter le lieu, à s'y complaire, à s'y trouver à leur gré. Une chose encore maïque, pourtant, à ces bril-

lantes réunions; le croirait-on? Ce sont les habits brodés de vert, l'uniforme immortel, vulgairement la graine d'épinards; et messieurs des cinq Académies, sans songer au magnifique aspect qu'ils offriraient, tous vêtus de leur costume, nous viennent, à de rares exceptions près, en *bicets*, excuser le mot; de sorte que les quelques habits verts, clairsemés sur cette masse noire, vous ont un air dépareillé vraiment péjorable à voir. Les nouveaux tabillés, je veux dire les nouveaux reçus, se font bien, d'abord, une loi ou un plaisir de porter leur costume, tout frais encore, mais bientôt ils le suspendent au clou, sans plus y penser... Parlez-moi de M. Pasquier! voilà un bon et pur académicien, fidèle à la verdure, comme il l'est à la smarre-puce, selon les moments et les lieux!

Le récipiendaire, c'était M. Prosper Mérimée, l'heureux auteur de *Colomba*, du théâtre de *Clara Gazul*, du *Vase étrusque*, de la *Chronique de Charles IX*, et d'autres œuvres encore que je n'ai pas besoin de nommer, parce que tout le monde les a lues et goûtées. Esprit fin, délicat, exquis, et



M. Etienne.)



M. Mérimée.)

joignant à ces rares qualités une sûreté de goût, une discrétion de manière, une sobriété de style dont on chercherait inutilement des exemples dans le reste de notre littérature contemporaine, plutôt surabondante et flottante, sans compter les intempérants. — M. Mérimée semble se rattacher d'instinct à ces modèles purement classiques, à ces sages écrivains du temps passé qui délibéraient avant d'écrire, et délibéraient encore après avoir écrit, effaçant, corrigeant, et, selon le précepte, vingt fois sur le métier remettant leur ou-

vrage. Assez d'autres sans lui se sont chargés de pousser hardiment notre langue, notre poésie dans les lois nouvelles; M. Mérimée s'est réservé, selon son goût, les œuvres exclusivement d'art, et l'on pourrait le nommer un écrivain de *plaisance*: il plaît, il charme plutôt qu'il ne touche et ne transporte, il nous mène doucement plutôt qu'il ne nous entraîne de vive force, et si son talent ne maîtrise pas le cœur, on peut dire que c'est une fête véritable pour l'esprit. — Ses ouvrages, comme l'a si bien exprimé M. Etienne, ne sont, ni d'un enthousiaste,

ni d'un moraliste chagrin; il n'a de goût ni pour l'hyperbole, ni pour l'anathème; sa philosophie tolérante se résigne à accepter l'homme tel qu'il est, et sous ses ingénieuses satires perce plutôt le sourire de la moquerie que l'expression de la colère et du mépris.

Avec une pareille méthode, avec de semblables qualités, est-il surprenant que M. Mérimée ait échappé jusqu'ici aux rigueurs de la critique, que pour lui les plus sévères se soient adoucies, que les moins louangeurs aient trouvé des

éloges? Ces excellentes habitudes de composition et de style n'ont, en effet, que ce seul défaut, qu'on est naturellement porté à les outrer un peu, par laime des procédés contraires; et ce n'est pas sur ce qu'il a fait qu'on peut reprendre M. Mérimée, mais sur ce qu'il n'a pas osé faire, refusant de s'avancer même jusqu'à la limite de son genre, de peur sans doute de le dépasser, peut-être trop sobre par crainte de l'infatigabilité, peut-être trop réservé par horreur de l'exubérance. C'est l'histoire de ce célèbre évêque d'Italie qui passa quarante ans à composer un demi-volume, écrivait à peu près de la même façon que M. Mérimée, et les meilleurs du moyen âge, deux pas en avant et un en arrière, et toujours ainsi, jusqu'à Jérusalem.

Les avantages et les inconvénients, j'ose le dire, du procédé littéraire de M. Mérimée se montrent avec une égale clarté dans les discours qu'il vient de prononcer à l'Académie. Le récipiendaire avait, selon l'usage, à faire l'éloge de son prédécesseur. — La critique n'avait pas attendu jusqu'à ce jour pour discuter les titres de l'auteur de *Tribby*, de *Jean Soubir*, etc.; les esprits les plus fins, les plus délicats, les plus graves aussi s'étaient ingénies à analyser, à caractériser ce talent si souple, si richement nuancé, si fertile et si varié dans ses aspects. — Précurseur de l'école moderne, Nodier est pourtant, aussi lui, disciple des maîtres classiques : « Partisan déclaré de l'innovation, il s'arrêta devant la langue de Pascal et de Bossuet, et ne cessa de la regarder comme l'arche sainte, à laquelle il est défendu de toucher. Dans ses conceptions, il la poussa peut-être quelquefois la hardiesse jusqu'à la bizarrerie; mais il régla toujours son style sur les meilleurs modèles; sa phrase demeure claire, et, harmonieuse. *Suzanna*, le plus étrange de ses récits fantastiques, semble le rêve d'un seigneur, raconté par un poète de la Grèce. » Cultivant tour à tour et avec une égale passion l'histoire naturelle et la poésie, la linguistique et le roman, la bibliographie et la critique, Nodier appartenait à toutes ces études la même ardeur, la même puissance, et sur chacun de ces points divers, il se portait successivement avec tout son génie, je veux dire avec tout son style.

M. Mérimée n'est point homme à subtiliser, à raffiner sur le talent d'autrui, comme fait, par exemple, M. Sainte-Beuve; il s'est donc ici borné, selon sa méthode littéraire, à caractériser par des traits généraux la manière et le style de Charles Nodier; et, comme s'il eût préféré l'homme à l'écrivain, il a donné dans son discours la plus grande place à la biographie. Chacun connaît le rare et charmant talent de conteur que possède M. Mérimée, nous ne pouvons donc pas nous plaindre de la voir ainsi prendre ses avantages, aimant mieux raconter la vie de Nodier que discuter la valeur de ses ouvrages, et cette préférence nous a valu des pages vives, spirituelles, animées d'un enjouement aimable, quoique peut-être et parfois la pointe de raillerie fine et délicate de Clara Gazal peyât un peu trop sensiblement sur le tonne bigoteuse. Mais, comme je disais, le défaut de la méthode de M. Mérimée, sous ce rapport, est, avec tout le respect que nous professons pour l'illustre récipiendaire, nous nous permettons de lui reprocher de n'avoir peut-être pas assez explicitement montré le rôle littéraire de G. Nodier. — La question était assez dangereuse à traiter; l'Académie, comme on sait, est maintenant conquise par ceux qu'elle a longtemps proscrits, les choix nouveaux viennent renforcer chaque jour les *modernes* dans l'enceinte jadis possédée par les ennemis de romantisme; comment donc, sans blesser on les uns ou les autres, déterminer la position précise de Charles Nodier, que réclame l'un et l'autre camp? M. Mérimée a prudemment tourné la question, et s'est borné là-dessus à des demi-mots, à des reticences, à des sous-entendus : « Cet homme, qui occupa une place si particulière dans la littérature contemporaine, a-t-il fait tout ce qu'il pouvait faire? Quand on relit ces vers charmants, échappés, pour ainsi dire, à sa première jeunesse, on se demande comment s'est faite cette voix harmonieuse, qui nous eût rendu peut-être André Chénier. Quand on admire cette prose savante où l'art des mots et des tournures n'ôte rien à l'élegante facilité du langage, on regrette qu'un si merveilleux instrument n'ait pas été employé à des œuvres plus sérieuses; on voudrait qu'il eût moins sacrifié à des goûts factifs, et, si j'ose m'exprimer ainsi, à des notes littéraires... » Il ne s'agit pas, à dit La Rochefoucauld, d'avoir de grandes qualités, il faut en avoir l'économie. » Cette économie a manqué peut-être à M. Nodier. Esclave du caprice, souvent pressé par la nécessité, il travaillait au jour le jour... Je m'arrête, messieurs, car je n'aperçois que je fais plutôt la critique de mon temps que celle des écrits de M. Nodier. »

M. Etienne recevait M. Mérimée et devait lui répondre; mais l'honorable académicien, à peine relevé de maladie, avait été forcé de céder le fauteuil à M. Molé, et, pour son discours, il s'était reposé sur M. Viennet du soin de le prononcer. M. Viennet est, comme on sait, le lecteur le plus sonore, le mieux accentué de l'Institut, et, quand il lui s'apologues, il sait les lire de façon à ce qu'on n'en laisse point échapper une syllabe; aussi, quoique l'œuvre perde toujours un peu à ne pas être déclamée par l'auteur lui-même, cette fois, cependant, l'organe de M. Viennet semblait un avantage de plus pour la prose élégante et nombreuse de M. Etienne.

L'éloge de Charles Nodier se trouvait on ne peut mieux placé entre les mains de son auteur. M. Etienne s'est acquitté de ce dernier devoir avec une pleine attention, et l'attachement de ses regrets a été partagé par tous les auditeurs, lorsque, rappelant la bonté de cœur de Nodier, et la lire et trait touchant de ses souvenirs personnels : « Et moi-même, menacé alors d'une persécution, que le désir d'honneur sa mémoire peut seul me rappeler, je le vois accourir, et il m'adresse ces mots que je n'ai jamais oubliés : « Dieu vient de m'accorder un nouvel enfant, je pourrais lui assurer un haut patronage; je viens le placer sous celui d'un malheureux; je vous prie de lui donner votre nom. »

On s'attend bien que M. Etienne ne doit pas être aussi réservé que M. Mérimée, lorsqu'il touche le point délicat du romantisme; au contraire, il semble redoublé de cœur de purger la mémoire de son ami de tout soupçon d'hérésie littéraire, et, après avoir rappelé la variabilité extrême du talent de Nodier, qui se passionnait à la fois pour les objets les plus opposés : « Cette contradiction apparente, ajoute-t-il, — et c'est la voix de M. Viennet s'enlle et se hausse orgueilleusement, — lui a fait attribuer des doctrines qui n'avaient pas les siennes; mais si l'importance à quelquelques arraché à sa complaisance, tant soit peu railleuses, ces signes d'une équivoque approbation, ses propres exemples, ses plus sérieux écrits témoignent hautement de son respect pour la langue du génie. » — Patience, patience! la prochaine séance doit être partagée entre M. Sainte-Beuve et M. Victor Hugo; j'imagine que les battus d'aujourd'hui prendront une belle revanche... à moins qu'ils ne passent tout leur temps, ce qui se pourrait bien, à se battre l'un l'autre, — sur le dos de Casimir Delavigne, le mort qu'il faudra louer.

Mais, une fois l'éloge de Nodier achevé, il restait à faire celui de M. Mérimée; et là encore naturellement, M. Etienne trouva l'occasion de placer une nouvelle épigramme contre ces pauvres modernes : « Je rappelle ainsi, monsieur, tous vos titres; mais puis-je en omettre un qui vous assurez des droits aux préférences de l'Académie : c'est le naturel, c'est la clarté du style, la clarté sur tout, qui disparaît de plus en plus des écrits de notre temps, et qu'il nous appartient de remettre en honneur. Epris, comme tant d'autres, de la nouveauté, vous ne l'avez point cherchée dans la bizarrerie; vous avez le secret d'être original sans cesser d'être vrai; chez vous, la pensée n'a rien de vulgaire; vous ne recourez pas, pour la revêtir d'un faux air, de grandeur, à l'éclat des mots et au luxe des métaphores. »

Maintenant donc, nous voici remis au 27 de ce mois, dans quinze jours environ. Après la séance classique, nous aurons la séance romantique, et, malgré notre respect pour la science romanesque, et, malgré notre respect pour le grand nombre de mots que la seconde pique plus vivement notre curiosité... peut-être parce qu'elle n'a pas encore eu lieu.

### Histoire de la Semaine.

La Chambre, depuis douze jours, n'a vu se reproduire aucune grande lutte politique, mais elle s'est ressentie des secousses de la dernière, et plus d'un avortement s'en est suivi. On avait cependant évité un conflit nouveau, en faisant choix pour la vice-présidence, laissée vacante par l'élevation de M. de Salvandy au ministère, de M. Lepelletier d'Aulnay que l'opposition pouvait réclamer comme sien, parce qu'il s'était refusé à voter le paragraphe de l'adresse sur l'Alaïe de Taïti, mais que le ministre pouvait en même temps ne pas regarder comme lui-même hostile, parce qu'il s'était abstenu à l'occasion de l'amendement Malleville. Des bulletins de la gauche, de la droite, du centre ont donc couronné ce choix, qui a ainsi réuni 256 voix sur 527 votants.

On avait encore pris les mêmes précautions, en ajournant, jeudi de la semaine dernière, et jusqu'à la discussion des fonds secrets, les interpellations annoncées pour ce jour-là, sur les destitutions de MM. de Saint-Priest et Drouyn de L'Huis. Mais tous ces efforts tentés, pour faire à la Chambre le temps de se remettre, tous ces engagements, que ce silence observé aussi religieusement que dans la chambre d'un malade, n'ont pu la faire entrer en pleine convalescence. La proposition présentée par MM. d'Haussonville, de Salme, Saint-Marc Girardin, de Sainte-Aulaire et de Gasparin, relative aux conditions d'admission et d'avancement dans les fonctions publiques, en a été la première victime. Cette proposition avait le tort de ne pas donner de garanties suffisantes aux fonctionnaires, mais elle imposait aussi quelques restrictions à l'arbitraire. Elle voulait : 1° Que l'aptitude des candidats aux emplois rétribués par l'Etat fut constatée, soit par un concours, soit par un examen subi à la sortie d'une école spéciale, soit par un diplôme obtenu dans une des facultés ;

2° que des ordonnances ministérielles, publiquement rendues, déterminassent la hiérarchie des emplois dans chacune des branches de l'administration ; 3° que nul ne pût être admis dans un grade supérieur du service public, avant d'avoir rempli, pendant un temps fixé, le grade immédiatement inférieur, et d'être compris sur une liste de présentation ; 4° que certains fonctionnaires déterminés pussent être nommés pour un certain nombre d'années en dehors des règles prescrites ; 5° que certaines fonctions, telles que celles de ministre, d'ambassadeur, etc., fussent en dehors de la loi prescrite ; 6° que toutes les nominations, faites par ordonnances royales ou arrêtés ministériels, fussent insérées dans *l'Annuaire*. La troisième des dispositions que nous venons d'énumérer, ayant été adoptée par la Chambre, malgré l'opposition de M. le ministre de l'Intérieur, le cabinet est devenu contraire au projet; et au vote définitif, sur 515 votants, 156 se sont prononcés pour l'adoption, mais 457 pour le rejet, et la proposition a ainsi succombé sous une majorité d'une demi-voix. — Le lendemain, cette demi-voix est passée à l'opposition qui, dans la discussion de la proposition de M. de Saint-Priest, sur l'abaissement du tarif des lettres, avait, malgré les efforts de M. le ministre des finances, fait prévaloir, par voie d'amendement, l'établissement d'une taxe unique de 20 centimes pour toutes les lettres, et cela par 150 voix contre 129. — Mais le samedi, l'ensemble de la réforme postale a été rejeté par l'absence de majorité, et le vote du partage exact des voix de l'opposition et du ministère, 176 voix contre 170. On a dit, à cette occasion, que le thermomètre ministériel, après avoir subi quelques légères variations, se trouvait remonté à zéro. Une semblable situation peut prêter aux faiseurs de mots de la Chambre; mais elle est triste, mais elle devient déplorable, si une majori-

rité réelle et persistante ne se prononçait pas enfin, dans un sens ou dans un autre, et ne donnait force au ministère actuel ou à l'autre cabinet.

La Chambre, dans cette même semaine, avait adopté sans discussion la proposition dont elle avait été saisie, l'année dernière, par l'honorable colonel de Briquerville. La commission avait introduit une modification importante dans le projet; elle avait pensé que les restes du maréchal Duroc, qui fut aussi l'ami de Napoléon, devaient être associés aux honneurs rendus aux défunts du général Bertrand, et la Chambre a ouvert la sépulture des Invalides, après du tonbeau de l'Empereur, à ces deux illustres maréchaux du palais. — La Chambre avait encore autorisée la lecture de trois propositions de M. Duvergier de Hauranne, ainsi conçues : « Il sera formé une commission de neuf membres chargée de substituer, dans le règlement de la chambre des députés, le vote public au vote par vote de scrutin secret, et d'organiser le nouveau mode de procéder ; » la seconde de M. Heger (du Loire), tendante à modifier les articles du code d'instruction criminelle, qui intéressent plus particulièrement les garanties de la liberté individuelle; la troisième de M. Isambert, sur la responsabilité des ministres et des agents du gouvernement. — Lundi M. Duvergier de Hauranne a fait entendre les développements de sa proposition. Il l'a appuyée par de nobles considérations. « Qu'on n'essaie pas, a-t-il dit en terminant, de couvrir le vote secret des grands motifs d'impartialité, d'indépendance, de conscience; ces mots et ces sentiments nous sont communs à tous; mais je ne crois pas que, pour être impartial, indépendant, consciencieux, il faille se cacher. Dans ce moment, il ne s'agit que de savoir si, plus d'un demi-siècle après notre révolution, nous avons les mœurs d'un peuple libre ou les mœurs d'un peuple d'af-francisés. La Chambre le décidera en se prononçant sur ma proposition. » La proposition a été prise en considération et renvoyée aux bureaux. — Dans la même séance, M. le ministre de l'Intérieur est venu présenter le projet de loi sur les fonds secrets, et il a déclaré que le ministère était tout décidé à réengager, dans la discussion à laquelle ce projet donnerait lieu, la lutte politique, dont le résultat lui avait pu précédemment paraître peu décisif; il a annoncé que, si le cabinet avait cru, à la suite du vote sur l'adresse, pouvoir demeurer, il était bien déterminé à prendre le parti contraire, si la Chambre ne lui donnait pas un vote plus significatif d'adhésion.

Enfin, M. le président du conseil est venu lire une ordonnance du roi prononçant le retrait du projet de loi proposant le vote d'une pension à M. Villeman. Cette ordonnance a été motivée sur le refus persévérant de cet ancien ministre. Un journal a publié à cette occasion les lignes suivantes : « Nous avons recueilli de la bouche d'un ami de M. Villeman, qui s'est longuement entretenu avec lui, les détails les plus intéressants sur sa position. Jamais l'illustre académicien n'a eu l'esprit à la fois plus incertain et plus prompt. Il parle avec calme de sa maladie, comme le pourrait faire un étranger. Il dit, d'une manière aussi vraie que touchante, que s'il n'eût pas été seul dans sa maison et livré à des travaux sans relâche, jamais cette maladie n'eût éclaté. Il aurait eu besoin de repos, d'une sagection... personne n'était là pour l'en avertir. Les symptômes étaient pourtant signalés; un jour le sang lui avait jailli par les oreilles. Loin de repos, faite de soins; la fièvre est venue, et l'état déjà souffrant... »

Qu'on de surprendre? — Et c'est pendant qu'il était dans cet état, c'est-à-dire quand personne n'eût pu honorablement accepter de lui un engagement de 10 francs, que le mot de démission, recueilli à la hâte, avait été porté au roi, et suivi aussitôt de l'ordonnance qui déclarait son poste vacant! Sans doute, il avait eu des heures de fièvre, de délire; il s'était imaginé que les jesuites le poursuivaient; il avait cru à des menaces contre lui; et il avait cru avec exagération, « car, a-t-il ajouté, il y avait dans tout cela un fond de vérité, et peut-être n'aurait-on pas été fâché du prétexte qui s'offrait de se débarrasser à la fois du projet de loi sur l'enseignement et du ministre qui l'avait présenté. » — « Au reste, a-t-il repris avec un fin sourire, je me propose d'écrire un mémoire sur *l'utilité des fevers cérébraux dans les crises ministérielles*. »

\* La Chambre des pairs n'a vu ses séances remplies que par des débats de peu d'intérêt. Une proposition de M. le comte Daru a seule attiré l'attention publique. Elle a pour but de prévenir les abus qui peuvent naître de l'organisation des compagnies sans nombre qui se proposent moins la confection des chemins de fer que l'agiotage sur les actions. Nous reviendrons sur la mesure provoquée, et nous dirons en même temps combien de centaines de millions sont à ajouter au tableau que nous avons donné dans notre dernier numéro, et que plusieurs journaux ont reproduit.

\* On se montre fort attentif à la lutte électorale qui se prépare à Metz. Il s'agit de la réélection de M. Portalans, nommé lieutenant général. Les journaux de la localité font voir dans le renouvellement ou dans le retrait du mandat de ce député la sanction ou l'infirmité par les électeurs du vote de l'indemnité Fritchard.

\* Tant que cet intéressant indémis est resté en Angleterre, il s'est condamné au silence, parce que le gouvernement l'avait averti que s'il portait dans les meetings des missionnaires quelque motion ou quelque propos d'une nature compromettante, il l'obligerait peut-être le nouveau consulat qui lui avait été promis. Qu'a fait le digne homme pendant ses loisirs et son silence forcé? Il a composé clandestinement un petit livre contenant le récit de ses faits et gestes, récit d'un si long que l'on pense bien que la France n'est pas épargnée. Trois jours après son départ, le livre était publié à Londres. Pour son début, Fritchard compare l'arrivée des Français dans l'île de Taïti à l'invasion d'une troupe de porcs dans un jardin sans de fleurs.

\* Le bruit s'est répandu que le ministère avait reçu de fausses nouvelles de Taïti. Un journal ministériel a démenti les feuilles qui l'avaient reproduit. Le *Livres-Times* donne toutefois d'assez tristes détails; voici ce qu'on y lit : « Nous

avons eu hier une entrevue avec le révérend M. Howes, un des missionnaires de la société des missions de Londres, qui vient d'arriver à Liverpool, directement de Taïti. Il a quitté l'île le 27, et nous avons par lui des détails sur l'état présent de Taïti et des autres îles de la Société. Toute la population de Taïti et des autres îles dont les Français réclament la possession est en armes contre eux, et ils n'occupent Taïti que de la petite portion de territoire qu'ils occupaient à Taïti même. Ils ne pouvaient s'écarter d'un mille de Papeïti sans être attaqués par les naturels, qui étaient déterminés à résister jusqu'au dernier. La force totale des Français consiste en 1,000 hommes, et les naturels à Taïti et dans les îles voisines sont au nombre de 4 ou 5,000 hommes armés et déterminés, résolus à combattre jusqu'à la mort. Déjà 200 Français ont succombé en attaquant les fortes positions prises par les naturels, dont 100 environ ont aussi perdu la vie. La reine Pomaré ne veut rien traiter ni rien avoir à faire avec les Français; elle a rejoint ses sujets dans une des îles voisines, et elle est déterminée à vivre ou à mourir en reine.

\* Le traité de commerce qui se négociait entre la France et la Chine a été signé, le 24 octobre, à Wampoa, à bord de l'Archimède. — Le bruit de la mort de l'empereur de Chine avait couru à Canton; il ne s'est pas confirmé. Le commerce était un peu en stagnation. L'accumulation des thés à Canton dépasse tous les besoins d'exportation, et quant aux articles importés il n'y a aucun déficit. Les créanciers et l'opium, qui trouvent un débouché facile. La vigilance de la police chinoise a été excitée par la découverte d'une bande de misérables appartenant à la terrible association du *Triad*. Les membres de cette association ne reconnaissent aucun gouvernement et aucune loi. Sixante-dix de ces misérables ont été pris, après une vigoureuse résistance; on les avait surpris plongés à demi dans l'ivresse extatique de l'opium, en compagnie de quelques femmes de mauvaise vie. Les documents qu'on a saisis sur eux jetteront quelque jour sur cette ténébreuse et formidable association. — La garnison de Hong-Kong est décimée par les maladies. Le nombre des morts a été de cent cinquante dans une courte période.

\* On sait que l'expédition faite par la France en 1851 et 1852 pour la délivrance de la Belgique, envahie par les forces hollandaises, nous a coûté quinze millions environ, qu'il était assez naturel que nous regardassions comme une créance sur l'Etat auquel nous avions rendu ce dispendieux service. Depuis quelque temps la presse belge avait un ton de débiteur récalcitrant; cette mauvaise disposition vient d'être formellement exprimée à la tribune du sénat. M. Nothomb, interpellé, le 4 février, par M. Dumont-Dumortier, au sujet des réclamations de la France, s'est borné à répondre que le gouvernement belge n'avait jamais reconnu cette prétendue créance et qu'il continuerait à la désigner comme il l'avait fait dès 1851 et 1852. L'Angleterre, a ajouté le ministre, n'a réclamé aucune indemnité pour la part qu'elle a prise à l'intervention armée qui a eu lieu pendant ces deux années, en bloquant les ports de la Hollande.

\* Nous avons annoncé et même reproduit l'ouverture de la session du parlement anglais. Ce qui a dû frapper nos hommes politiques dans le discours de la reine, c'est le soin que ses ministres ont eu de montrer l'Angleterre à même de choisir entre l'alliance avec la Russie et l'alliance avec la France. La discussion de l'adresse en réponse à ce discours, à laquelle ont pris part dans la chambre des communes lord John Russell et le vicomte Palmerston, a été fort peu animée, car l'opposition, comme le ministère, a paru trouver très-satisfaisants pour l'Angleterre les concessions obtenues de la France dans la négociation de Taïti. Quant au droit de visite et aux conférences nouvelles auxquelles lord Palmerston a fait allusion, on annonce le départ de Paris pour Londres de M. le duc de Broglie, qui va rejoindre en Angleterre le docteur Lushington, nommé comme lui commissaire, pour chercher une solution. On est assez porté à croire que le ministère anglais renoncera au droit de visite, et il pourra obtenir quelques concessions nouvelles. L'une au moins de nos conditions, c'est-à-dire une immédiate évacuation. L'autre au-delà de l'Amérique, c'est-à-dire une intervention, d'abord diplomatique, de la France contre les Etats-Unis dans l'affaire du Texas.

\* Nos voisins qui, comme nous l'avons dit, songent à fortifier Londres, ne perdent pas de vue un instant le développement de leur marine et la mise en état de leurs côtes. Le *Times* vient de publier l'article suivant : « Nous qui avons fait un grand usage de la vapeur dans la marine, oublierions-nous que l'on peut s'en servir contre nous? On n'oserait vraiment supposer que l'indifférence soit possible sur ce point important, si l'on ne savait qu'il y a six années il a été fait un rapport à cet égard, et que depuis le ministre Pitt jusqu'au duc de Wellington, le lord gardien des cinq ports n'a pas pu même obtenir que Douvres fut mis en état de défense! Si la guerre éclatait entre la France et l'Angleterre, nous aurions à faire à une marine telle que la France n'en a point eue depuis la bataille de Trafalgar, et de plus l'ennemi pourrait employer certains moyens pour diriger des opérations clandestines sur les côtes qui n'ont été découvertes que quelques années après la paix. Non content d'avoir augmenté le nombre de ses vaisseaux, amélioré les équipages et donné une excellente éducation à ses officiers, la France a réalisé le grand objet de son ambition depuis plus d'un siècle, en fortifiant Cherbourg. Ajoutons que tout récemment on a proposé d'établir un port semblable près de Boulogne. En appelant l'attention du public sur ce point, nous croyons avoir contribué à assurer l'exécution des mesures essentielles que recommandent les commissaires des ports. »

\* Dans un meeting qui a eu lieu à Dublin le 5 de ce mois, O'Connell a fait connaître le rapport du comité chargé de faire une enquête sur la question de la présence des membres irlandais dans le parlement. Le comité a décidé à l'unanimité que, tout espoir étant perdu de trouver auprès des Chambres faveur ou appui pour l'Irlande, les députés de ce pays feraient beaucoup mieux de siéger dans Conciliation-

Hall que dans Westminster. Le rapport sera soumis par M. O'Brien à l'adoption de l'association du rappel. O'Connell s'est associé à ses conclusions, et a déclaré que, pour sa part, « il ne veut plus aller au parlement. »

\* Les nouvelles de l'Inde apportées par la dernière maille ne sont pas favorables. Dans l'Afghanistan, une épidémie affreuse s'est déclarée au mois de novembre. A Caboul, selon l'opinion orientale d'un correspondant indigène, « les vivants ne suffisent plus pour enterrer les morts. » Plusieurs membres de la famille de Dost-Mahomed sont tombés victimes de cette maladie, dont on ne précise pas la nature. Il est probable que ce n'est autre chose que le choléra. Le pays des Mabrattes du Sud continue à être le théâtre d'une lutte active. Il y a mille morts, dans le nombre desquels on compte près de la moitié de soldats européens, occupent toujours les Etats du raja de Kolapour et la contrée de Sawant Warri. Les rapports des généraux commandant sous les ordres du général de division Delamotte donnent des détails sur la prise successive des forteresses de Ponalla, de l'Awanglari, de Rougna et de Sawalghar. A la prise du premier de ces forts, l'armée de la compagnie eut à déplorer la perte du lieutenant-colonel Hicks, dont les deux jambes ont été emportées par un boulet. L'attaque a duré deux jours, et ce n'est qu'après l'ouverture d'une brèche que ce fort a été emporté d'assaut le 1<sup>er</sup> décembre. C'est dans ce fort de Ponalla que se trouvait emprisonné l'indien Ovars, qui avait été nommé agent politique de la compagnie dans le pays de Kolapour, et dont nous avions annoncé la capture un mois auparavant. Les assiégés avaient voulu envoyer le colonel auprès du commandant des forces d'attaque, pour agir comme médiateur. Il paraît que l'offre avait été repoussée par le prisonnier, il a été relâché sans condition, mais non sans opposition d'un parti assez nombreux qui voulait le mettre à mort. L'assaut a été habilement conduit, et les cipayes ont rivalisé de bravoure avec les soldats anglais. La défense présentait aussi un caractère assez énergique. Un feu bien nourri a été dirigé des murailles, et de gros blocs de pierre lancés sur la pente escarpée de la montagne couronnée par la forteresse, précipitaient un grand nombre de soldats dans les ravins qui entouraient sa base. Enfin, après une heure d'assaut, la forteresse se rendit; environ 2,000 prisonniers sont tombés au pouvoir du vainqueur, qui compte trois morts et cinquante et quelques blessés. A l'attaque du fort de Rougna, il fallut faire taire le feu de deux mortiers; mais, après un premier assaut, suspendu par la nuit, on trouva le lendemain la place évacuée. A Sawalghar, la principale difficulté que l'on avait à vaincre était un passage étroit sur la crête d'un rocher large à peine de cinq pieds, avec des précipices de plus de mille pieds de profondeur de chaque côté. Deux cents hommes résolus

avaient par, dit-on, défendre ce passage contre une armée de dix mille Indiens, heureusement pour l'armée assaillante, ces hommes ne se trouvèrent pas là. Le Sindhi, qui se fertilité a fait comparer à l'Egypte dans une proclamation de lord Ellenborough, devient un véritable tombeau pour l'armée anglaise. Il y a eu encore 5,000 hommes dans les hôpitaux. Le 78<sup>e</sup> régiment a perdu 200 hommes, femmes et enfants, dans l'espace de trois mois, et il n'y a pas douze hommes de ce régiment qui n'aient été à l'hôpital.

\* D'après les correspondances de Londres, voici en quoi consistent les mesures concertées entre la France, l'Angleterre et le Brésil pour ramener enfin la paix sur les rives de la Plata : la nomination serait faite à Rosas au nom des trois puissances d'avoir à rappeler l'armée qui assiege Montevideo; en cas de refus, l'escadrière Buenos-ayrienne sera saisie et l'île Martin-Garcia occupée. On avisera ensuite s'il y a lieu à prendre d'autres et plus décisives mesures. Nous nous félicitons sincèrement de cette détermination.

\* Une lettre de Washington expose la situation avec beaucoup de clarté : d'opinion générale est que l'annexion du Texas sera prononcée durant la session actuelle du congrès. M. Douglas, de l'Etat d'Illinois, qui au surnommé le « serpent », O'Connell, a émis à cet effet au congrès une loi qui obliera l'assentiment de toutes les fractions du parti démocratique. — Le *Globe*, journal de Washington et organe du sénateur Benton, de Missoury, qui, dans la dernière session, avait combattu avec énergie tout projet d'annexion, se prononce maintenant en faveur de cette mesure. L'allure ne tardera pas à recevoir une solution. Si néanmoins le sénat rejetait la proposition, car la chambre des représentants l'adopterait certainement, M. Polk conquerrait probablement sur-le-champ, après son avènement à la présidence, une session extraordinaire ou les membres nouvellement élus pourraient faire triompher le vœu du peuple tel qu'il s'est manifesté aux dernières élections. Il est question d'un changement de cabinet : M. Calhoun, secrétaire des affaires extérieures; Mason, ministre de la marine, et Bibb, secrétaire du trésor, resteraient probablement à leur poste, si toutefois la nouvelle administration ne devient pas radicale, mais très-modérée. M. Everett ne sera pas rappelé de Londres aussi longtemps que M. Calhoun conservera son portefeuille.

M. King, le représentant américain à Paris, appartient, comme ancien sénateur d'Alabama, au parti du président élu, et est un homme d'Etat si distingué qu'il ne faut pas même penser à son rappel. Les ministres à Saint-Pétersbourg et à Vienne seront seuls rappelés. Le premier sera remplacé par un homme dont les principes sont plus en harmonie avec ceux de l'administration nouvelle, et le colonel Todd, notre représentant à Vienne, sera rappelé parce qu'il est partisan et ami de M. Daniel Webster et, comme tel, diamétralement opposé au parti qui gouverne. Du reste, il n'y aura pas beaucoup d'autres changements. Le tarif subira peu de modifications dans le courant de l'année prochaine.

\* Les journaux et les lettres d'Athènes nous arrivent jour par jour. La chambre grecque, nous disant l'exemple, après deux jours de débats très-animés, a adopté le vote public à 75 voix contre 14. Les bases du règlement de l'assemblée sont du reste celles du règlement de la chambre des députés de France. La division de la chambre en bu-

reaux remplace le système des commissions. — Le 13, dans la soirée, le bruit se répandit, à Athènes, que le gouvernement avait découvert une conspiration des poudres pour faire sauter les deux chambres du parlement. C'était une fausse alarme. Le fait est que le général Kalkris, quand il fut chargé de veiller sur l'assemblée nationale, lors d'un événement du 4 août, fit apporter du magasin à bruler des cartouches, et les y déposa dans une cave du palais National; ensuite on oublia de les retirer. A cela il faut ajouter que le gouvernement avait envoyé dans les provinces plusieurs sous-officiers qui se réunissaient en clubs où ils exaltaient leur mécontentement.

\* On écrivait de Constantinople le 12 janvier : « Aujourd'hui, le sultan a paru subitement à la Porte-Ottomane, et lorsqu'il a vu tous les ministres et grands dignitaires réunis autour de lui, il leur a adressé en termes énergiques des reproches sur leur négligence, leur insouciance et leur incurie. Ensuite il a été donné lecture par ordre de S. H. d'un hattî-shérif qui enjoint aux ministres et aux fonctionnaires d'administrer avec zèle les affaires du pays, de faire prévaloir la justice et de seconder surtout avec plus d'énergie les efforts de S. H. pour réorganiser les institutions publiques. — Le hattî-shérif ordonne en outre l'établissement de nouvelles écoles dans la capitale et dans les provinces et d'un hôpital où les malades seront reçus sans distinction de nationalité.

Le sultan a profité de l'absence de l'ijla pour prendre cette résolution, et comme S. H. a paru dans le divan sans être accompagné de l'ijla, on en tire un heureux présage pour l'avenir. Tout-fois on ne sait ce qui a donné lieu à la détermination du sultan. — Le 9, les représentants des trois puissances qui ont signé le traité de Londres ont eu une conférence à l'ambassade anglaise, dans laquelle les affaires de la Syrie ont fait le sujet de la délibération. La Porte attache aussi une grande importance à cette question. »

\* Nous avons cette semaine, à enregistrer la mort de M. le vice-amiral Emeriau, pair de France; — de M. de Consergues, député sous la restauration et pair de la promotion de Charles X, éliminé à la révolution de juillet; — de M. le comte Roland d'Erceville, député à la même époque; — de M. Lefebvre, doyen des receveurs généraux, et qui laissa dans le département de la Meurthe le souvenir d'une active bienfaisance; — et enfin, la mort de M. Pierrot, proviseur du collège Louis-le-Grand, qui avait su élever cet établissement au premier rang des maisons d'éducation de l'Etat.

### Courier de Paris.

Je vous demande bien pardon de vous parler encore de bal et de danse. Mais ce qui parle-t-on, si vous plait, dans la saison des fleurs? De violettes et de roses. Le bal et la danse sont les fleurs de l'hiver, fleurs que le plaisir fait éclore en serre chaude. On a donc dansé, ou dansé et on dansera tout le long de la semaine, et la semaine prochaine encore, et encore la semaine suivante, jusqu'aux premiers jours du jולי mois de mai, qui licenciera danseurs et danseuses, et les enverra en semestre.

Nous avons eu vingt bals magnifiques ou charmants depuis quelques jours, et s'il fallait en faire la description à la façon d'Homère, l'illustration tout entière n'y suffirait pas. D'ailleurs, tous les bals du grand monde se ressemblent; qui a vu l'un a vu l'autre. La variété, l'imprévu, l'inconnu, ne se rencontrent que dans les bals populaires; c'est là que les visages, et les tournures, et la joie, se diversifient à l'infini. Dans les bals aristocratiques, au contraire, c'est toujours le même empis, le même vernis, le même sourire, les mêmes allocutions, le même pas, le même geste, les mêmes paroles, et, pour ainsi dire les mêmes noms et les mêmes figures. Le populaire est infini; c'est un vaste océan où les flots annoncés vont, viennent, disparaissent et se renouvellent sans cesse. Ce qu'on appelle le monde, au contraire, n'est qu'une sorte d'écueil étroit circonscrit à un certain clois de privilèges et d'hérissements le droit de pénétrer, ce qui donne aux personnes et aux allures la monotonie et la ressemblance de la famille et de la caste. Si on ne voyait de Paris que les bals du grand monde, on ne supposerait jamais qu'on habite cette ville immense, ce vaste kaléidoscope où les couleurs et les points de vue les plus variés miroitent et éblouissent les yeux. C'est toujours madame \*\*\* ou mademoiselle \*\*\* ou M. \*\*\* qui sortent d'ici pour entrer là; et le grand monde ne se compose, en définitive, que de quelques douzaines de corps mâles et femelles qu'on retrouve partout, dans toutes les soirées, dans toutes les danses, semblables à ces comparses d'opéra, à ces soldats de mélodrame ou de tragédie, qui sortent par une porte, rentrent par une autre, se déboulent, se déboulent, se multiplient pour dissimuler leur petit nombre et simuler la multitude.

Il résulte de tout ceci que parler d'un bal, c'est parler de tous les bals, et que le silhouette d'un seul bal fait le portrait de tous les autres. Lequel choisir cependant? L'illustration nous mettra-t-elle sous les yeux le bal de la liste civile, qui a rapporté une recette de 51,000 francs aux vœux sacrés de la vieille monarchie détrônée? Tout-à-fait cela ne servirait rien. Il offre en effet l'éclat d'un bal à armées, et la variété d'un bal public. D'une main il danse encore avec les grandes fidélités du faubourg Saint-Germain, et de l'autre avec la sensibilité universelle du quartier Notre-Dame-de-Lorette; c'est le mélange de deux espèces de charités.

Faut-il vous donner la récréation du bal d'enfants dont M. de Montalivet a réjoui son salon? Des valseuses de trois pieds, des polkauses liliputiennes, des nazuristes hauts comme ma botte. Mais à quoi bon, et qui y a-t-il de si nouveau? Tous les bals ne sont-ils pas des bals d'enfants? et parce que ces messieurs ont de la barbe, et que ces dames prennent des airs triomphants, ne sont-ils pas restés aux bagatelles, tout comme les marmots du bal de M. de Montalivet? Cherchez bien, et vous trouverez que ces grands messieurs

et ces grandes dames jouent encore, dans quelque coin, avec le matin ou la journée.

L'Illustration se décide pour le bal du ministère des finances, présidé par le ministre en personne, M. Lacave-Laplagne. Plus de deux mille personnes assistaient à cette splendide soirée. La banque, la haute finance et la politique y étaient particulièrement représentées, et répondaient ainsi au double caractère de l'Amphitryon, qui tient à la fois de l'homme politique par la voix qu'il donne dans les conseils de l'Etat, et de l'homme financier, par la clef d'or qu'il cache au fond de son portefeuille.

A minuit, le bal s'est ouvert : huit couples de danseurs élégamment vêtus du costume honnois et polonois, ont exécuté une mazurka; Cellarius, le César de la mazurka, avait dessiné les pas, et conduit de sa personne ce quadrille pittoresque et animé. Les cavaliers étaient jeunes et vifs, les danseuses charmantes et légères; que fallait-il de plus? Cellarius et son élégante armée polonoise ont causé la sensation la plus vive et la plus agréable. On a battu des mains en leur honneur, malgré l'étiquette ministérielle. Des costumes de fantaisie d'un goût recherché égalaient les salons et leur donnaient un aspect riant et de belle humeur que n'ont pas d'habitude les salons de MM. les ministres.

Le souper a été des plus savoureux et des plus nourrissants; la danse et la politique, la valse et la finance s'y trouvaient attablées dans une satisfaction générale et un appétit réciproque. Les mets succulents et les vins exquis s'étaient dans une vaste salle à manger en stuc blanc, qui reflétait les feux des lustres et des bougies, à la flamme étincelante.

Toute cette foule ravie, quoique harassée de plaisirs, s'est retirée bien avant dans la nuit en disant : « Nous avons vraiment là un excellent ministre des finances ! » Tout le monde est ministériel en sortant de souper chez un ministre; mais le lendemain, et la digestion faite, l'estomac à jeun reprend sa fierté et son indépendance. C'est une recette excellente que plus d'un honorable de l'une et l'autre Chambre emploie pour souper souvent.

Le crime et le vol chômaient depuis quelques semaines; mais voici que nous y revenons; ces vacances-là, malheureusement, sont de courte durée; la police correctionnelle s'est occupée d'une association d'escroquerie qui a causé de la rumeur du côté du boulevard Italien et de la Chaussée-

d'Antin; les accusés sont en effet des hommes dits hommes comme il faut, de jeunes gens d'un certain air, d'une certaine élégance, que vous reconnaîtrez pour les avoir vu flânant souvent dans le passage de l'Opéra à un ciacra à la bouche, ou dînant au café Anglais avec l'appétit d'une conscience tranquille. Ces consciences sont cependant soupçonnées d'avoir aimé la carte biseauté, et acquis, au jeu, une de ces expériences, de ces habiletés dans lesquelles le procureur du roi a la manie d'intervenir. Ces messieurs appellent cela avoir du bonheur au jeu; il y a longtemps qu'on a prétendu que la parole avait été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. Du bonheur au jeu, c'est bien ce que disent ces habiles entrepreneurs de parties suspectes; mais au fond de l'âme, est-ce bien ce qu'ils pensent?

Il paraît que cette espèce d'industrie, la plus lâche de toutes et la plus honteuse, s'est propagée de la manière la plus effrayante; il y a une foule de Guzman d'Alfarache qui circulent sur le pavé de Paris, avec des tournures d'honnêtes gens, se glissent dans les salons, chevauchent au bois, et s'étaient à l'Opéra et aux bouillies; vous les prendriez pour quelque fils de bonne maison ou pour quelque prince russe qui jouit agréablement de sa noblesse et de ses revenus; mais si vous allez chercher au fond de leurs poches leur généalogie et l'inscription de leurs rentes, vous découvrirez quoi? un jeu de cartes biseauté!

Quant à la cour d'assises, la police vient de lui faire une ample provision; c'est samedi dernier, vers neuf heures du soir, que la capture s'est faite; l'ordre avait été donné; le pays ennemi qu'on suspectait et qu'on voulait surprendre, était situé sur le boulevard du Temple; on le désignait sous le double nom de *Caveau* et d'estaminet Picard; figurez-vous un de ces bouges mal éclairés par quelques noirs quinquets, où des figures pâles, des corps amaigris, des bras armés d'une queue de billard encrassée, se pressent autour d'un tapis maculé et joint au noble jeu de la poule, se rafraîchissant dans les entrées d'un verre d'horrible eau-de-vie. Ils étaient là, deux cent quatre-vingt-dix-sept, tous vêtus de blouses et de bougerons; joues crues, regards fauves, fronts sillonnés par la débauche, figures usées et flétries avant l'âge, que vous rencontrez dans les rues sombres et tortueuses, que vous envoyotez, en passant, sur le seuil des cabarets et des noires allées, et qui vous causent une émotion sinistre.

Les rangs de cette bande affreuse étaient si pressés, que les agents de police arrivant tout à coup et à l'improviste, ne purent d'abord pénétrer jusqu'à eux; ils remplirent le sombre estaminet et obstruèrent la porte; enfin le commissaire de police se hasarda dans cet horrible pandémonium, et fit voir son écharpe; à ce signe, qui leur révélait la nature de la visite qu'on venait leur rendre, les deux cent quatre-vingt-dix-sept bohémiens restèrent immobiles et muets, comme s'ils n'eussent été qu'un seul homme; pas un ne tenta de résister; et cependant tous étaient des forçats libérés, des repris de justice, ou des criminels que la vindicte publique n'était pas encore parvenue à saisir; quelques-uns portaient des armes cachées et des instruments de vol.

Les procès-verbaux d'arrestation se sont prolongés jusqu'à deux heures du matin; et c'est alors seulement que les deux cent quatre-vingt-dix-sept, passant par pelotons aux mains de la garde municipale, se sont mis en marche pour la préfecture de police; voilà des titres de chapitre pour la *Gazette des Tribunaux*; et les lecteurs avides de fausses clefs, d'escalades, de guet-apens nocturnes, de serrures brisées, de sang et d'assassins, sont dans la plus vive attente; deux cent quatre-vingt-dix-sept du même coup! cela leur promet de l'agrément. — Cependant Fourier, le chef des escroques,



Costumes du quadrille de Mazurka dansé chez M. Lacave-Laplagne, ministre des finances.

le complice de Teppas, portait le même jour sa tête sur l'échafaud; il est mort avec quelque fermeté, mais en prononçant ces horribles mots : « Avant de mourir, je maudis mon père et ma mère ! » Paroles affreuses, qui révèlent la cause première de bien des crimes; combien de ces hommes, en effet, échapperaient à la vie damnée, s'ils avaient eu près d'eux, dès leur enfance, une voix qui surveillât leurs bons instincts et réprimât les mauvais, et faisant descendre les lumières de l'éducation dans leur âme, pût les avertir et les détourner du mal, en leur apprenant à comprendre et à aimer le bien. Mais ce refuge leur a manqué; et quand sur le bord de l'échafaud, sous le couteau sanglant, ils maudissent, comme Fourier, leur père et leur mère, la société qui se venge d'eux ne doit-elle pas sentir un tressaillement au fond de ses entrailles? N'est-elle pas, en effet, cette marâtre qui laisse errer au hasard tant de ses enfants malheureux et sans appui? N'est-elle pas ce complice père qui les abandonne dans la nuit ténébreuse de l'âme, en proie aux grossiers appétits d'une brutale alliance, sans jamais chercher un remède à cette gangrène de la misère et de l'ignorance, qui les corrompt et les dévore?

En attendant que la bande du *Caveau* et d'estaminet Picard, paraisse à son tour sur les bancs de la cour d'assises et y joue son rôle, on y voit figurer la bande Mallet, dont la criminelle histoire se compose de meurtres et de vols nombreux;

les affiliés sont au nombre de dix-sept; à leur tête figure Mallet. Cet homme, déjà condamné à une peine infamante, s'est décidé à des révélations, et ces révélations ont amené la capture et le jugement de ses derniers complices; c'est à Mallet que pourrait s'appliquer ces vers du poète :

Et ne devrait-on pas à des signes certains  
Reconnaître le cœur des perdus humains ?

Mallet, en effet, a tout à fait l'air d'un honnête homme; son air a de la douceur et de la bonhomie; il est vrai que Mallet a longtemps profité du bénéfice de ces apparences d'honnêteté; longtemps tapissier dans la rue de Surmeas, il s'était fait une clientèle nombreuse, et avec la clientèle était venue la bonne réputation : On disait dans tout le quartier : « Vous connaissez Mallet ? — Si je connais Mallet ! c'est le meilleur des hommes et le plus vertueux des tapissiers. » La confiance publique s'était tellement engeuée de Mallet, qu'un beau jour on l'avait élu, presque à l'unanimité, capitaine de la garde nationale. Ainsi, Mallet portait l'épaulette, paradait aux Tuileries, dînait à l'état-major, les jours de garde, à côté de M. le général commandant ou chef Jacqueminot; et, sans doute on lui ménageait la surprise de quelque brevet de la Légion d'honneur, quand tout à coup, derrière l'honnête Mallet, on

à découvert un affreux bandit qui ordonnait le vol et le meurtre et en recelait les produits à son bénéfice; depuis que j'ai lu cette histoire de Mallet, je me défie de tous les capitaines, et tous les tapissiers me sont suspects.

— Nous avons raconté, il y a quelque temps, le pari fait par un habitué du café de Paris, qui s'engagea, moyennant un fort enjeu, à aller de la rue Laflitte à la barrière de l'Étoile, les yeux bandés et sans y voir; il posséda bien jusqu'à la place Louis XV; mais, arrivé au milieu de cette immense étendue où il n'avait plus les murailles et les maisons pour se guider, il s'égarait, perdit son sang-froid et son pari.

Voici un jeu d'une autre espèce : l'autre soir, un jeune homme élégant, suivi d'une foule nombreuse, parcourait les galeries du Palais-Royal, et s'arrêtait à chaque magasin, demandant : « Monsieur, voulez-vous vendre votre fonds ! » Les boutiquiers finirent par se lasser de cette demande monotone, et la garde survint : « C'est un fou, » disait-on; ce n'était point un fou, mais simplement un habitué de chez Véry, qui, après boire, avait parié 50 louis qu'il trouverait le tour en question.

Si ce sont là les espérances et les passe-temps actuels de la jeunesse française, il faut désespérer de son esprit.

La halle aux huîtres a été inaugurée le 10 de ce mois, rue Montorgueil. L'Illustration, s'empressant d'en régaler ses abonnés.



(Halle aux Huîtres, inaugurée le 10 février; Rue Montorgueil)

## Théâtres.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Lady Seymour*, drame en cinq actes et en prose, de M. Charles DUYEVRIER.

Arthur Seymour, fils de lady Seymour, est sur le point d'épouser miss Cockburn, fille du riche banquier Cockburn. Le notaire est mandé; les amis et les témoins sont prêts. Je vous laisse à penser la joie de ces deux jeunes gens qui s'aiment, et la satisfaction de lady Seymour, qui place tout son bonheur dans le bonheur de son fils. Ainsi, tout le monde est heureux dans la maison des Seymour et des Cockburn, et tout y sourit.

Tout à coup, au milieu de cette satisfaction générale, — l'orage trouble souvent l'azur du plus beau ciel, — une catastrophe imprévue assombrit ces destinées si riantes, rompt ce mariage sur lequel reposent tant d'espérances, et jette la désolation dans le cœur de lady Seymour et de son fils. Un homme cause tout ce désastre. Cet homme se nomme le colonel Perkins; il est froid, sec et lugubre.

« Vous ne vous mariez pas, dit-il à Arthur en se promenant seul à seul avec lui. — Pourquoi donc ? réplique le jeune Seymour d'un air inquiet. — Pourquoi ? c'est que vous portez un nom et un titre qui ne sont pas les vôtres; c'est que vous n'êtes pas le fils de lord Seymour, mais un bâtard. Voici une lettre, signée de votre mère, qui avoue sa faute et le crime de votre naissance; voici le testament de lord Seymour, qui vous a désavoué et déshérité à son lit de mort. » Alors l'impitoyable Perkins raconte au malheureux Arthur, pâle et désolé, comment un homme fut surpris caché dans la chambre de sa mère, et sur lui une lettre d'amour. Lord Seymour se battit avec le séducteur; mais le soupçon et la jalousie restèrent au fond de son âme; l'fortuné mourut de chagrin en frappant de déchéance l'enfant qu'il regardait comme le fruit de l'adultère.

« Maintenant, ajoute Perkins, je ne profiterai pas des preuves que je possède pour vous déshonorer publiquement, pour vous dépouiller de votre nom; vous le porterez jusqu'à votre mort, et vous continuerez à être pour tout le monde le fils de lord Seymour; mais vous ne vous mariez jamais. Il est juste que je garde pour mes enfants, héritiers directs des Seymour, après vous, cet héritage qui doit leur revenir légitimement. »

Ainsi parle Perkins, et Arthur est au désespoir. Ce n'est pas son propre danger qui l'afflige; il n'est occupé que d'un seul intérêt: l'honneur de sa mère. Il croit à cet honneur, malgré les affirmations de Perkins, et les preuves matérielles qu'il donne à l'appui; il y croit, et se consacrera désormais à découvrir la calomnie, et quel est cet homme qui a servi à

s'accuser elle-même d'un crime... qu'elle n'a jamais commis. Alors cette mère et ce fils désolés réunissent leur indignation et leur vertu pour démasquer la trahison, pour faire naître la lumière dans ce noir abîme de ténèbres où la calomnie veut les entraîner tous les deux et les engloutir.

Cependant une voix mystérieuse, dans les profondeurs de la nuit, a crié ces mots aux oreilles de lady Seymour épouvantée: « Que ton fils ne cherche point à découvrir le mystère de sa naissance: il y va de sa vie! » Lady Seymour a tressailli; elle appelle au secours et veut détourner ses fils de sa périlleuse recherche; mais chez Arthur le sentiment de l'honneur de son nom et l'amour filial parlent plus haut que l'intérêt de sa sûreté et de son salut; il va donc, intrépidement, et cherche, par tous les moyens possibles, à saisir la trace de l'énigme sombre qui l'environne.

Arthur poursuit ce secret à la piste jusques sur les marches du trône; il y a un moment où il soupçonne le roi lui-même d'être l'auteur de cette intrigue infâme et de ce noir mensonge; et sans plus de souci pour la majesté royale, en fils dévoué qui fait passer avant tout le droit et l'honneur de sa mère, il accuse hautement le roi; mais le roi, loin de s'indigner, s'explique et se disculpe en bon prince. Alors, du roi, les soupçons d'Arthur descendent jusqu'à Burnett, son premier ministre; il l'aïl sur lui, il le surveille, il s'attache à ses pas; enfin, dans les intrigues et les complications d'un bal masqué, Arthur croit avoir trouvé l'occasion tant désirée de découvrir les traites; il a vu une femme masquée, et vêtue d'un domino de satin blanc, se suspendre au bras de Burnett, le premier ministre, et lui jeter à l'oreille quelques mystérieuses paroles. Ces paroles, Arthur les a recueillies: « Je viens, a dit la voix, une voix de femme, vous parler de nos coupables amours et du crime que nous avons commis! » A ces mots, Arthur s'élançait et démasquait Burnett, aux yeux de la foule émue et surprise; qu'il à la femme, il fait aussi que son masque tombe. « Arrêtez, Arthur, s'écrie alors cette femme en se démasquant elle-même, arrêtez, je suis votre mère! » Et, en effet, c'est bien lady Seymour; ainsi en croyant

(Porte-Saint-Martin. — *Lady Seymour*. Quatrième acte. Scène dernière. — Perkins, Raucourt — Arthur, Clérence. — Burnett, Jemma. — Lady Seymour, madame Dorval.)

compromettre la vertu de sa mère d'abord, et ensuite la légitimité de sa naissance, à lui Arthur Seymour!

Il commence par interroger lady Seymour, et ce que ce noble fils pressentait est la vérité même: sa mère est innocente; elle ne sait ni comment un homme a été surpris chez elle, ni par quelle fatalité inexplicable existe cet écrit où elle

avoir surpris les persécuteurs de sa mère, c'est sa mère elle-même qu'Arthur a surprise; et au moment où il croyait tenir la preuve de son innocence, il acquiert la preuve de son crime; nul doute maintenant, lady Seymour a manqué à sa promesse de ses devoirs d'épouse, et Burnett était son complice! Tout le monde en est convaincu, Arthur lui-même est forcé de condamner sa mère, et Perkins triomphe. L'effet de cette fatale certitude est si rapide et si vive sur le cœur d'Arthur, qu'il s'évanouit et tombe sans mouvement.

Vous le dirai-je cependant? lady Seymour est encore ici victime d'une nouvelle méprise; une ressemblance de costume et de masque l'ont fait prendre pour la femme mystérieuse qui avait dit à Burnett les paroles qu'Arthur avait entendues; et au moment où Arthur s'approchait de Burnett, cette femme s'était perdue dans la foule, tandis que par un hasard malheureux, lady Seymour avait pris sa place au premier ministre du péril qui environnait Arthur et lui demander de le protéger.

Mais maintenant comment dé tromper Arthur? comment dé tromper toute cette foule qui vient d'être témoin de la scène de tout à l'heure? comment vaincre l'obstination de Perkins, qui persiste de plus en plus à croire et à dire que lady Seymour est complice? Heureusement que la Providence s'en mêle; autrement nous n'en sortirions pas. On découvre donc qu'un homme était présent, il y a vingt ans, et occupé à des travaux manuels dans la chambre de lady Seymour, quand l'inconnu, cause de tout le mal, s'y est introduit et caché; cet homme existe encore; on le fait venir; il cause, il avoue tout, et, grâce au ciel, l'innocence de lady Seymour et la légitimité d'Arthur éclatent dans tout leur lustre; l'inconnu était bien Burnett, en effet; et voici pour quel guet-apens il a compromis lady Seymour: Burnett était l'amant de lady Perkins, femme du colonel; sur le point d'être surpris par Perkins, il sauta par la fenêtre, se réfugia dans la chambre à coucher de lady Seymour, et là, lord Seymour, le trouva et le prit pour le séducteur de sa femme; Burnett le laissa dans son erreur, préférant déshonorer une femme qui lui était indifférente, plutôt que de perdre celle qu'il aimait. De là tout le mal; de là le duel; de là la jalouse de Seymour; de là son testament; de là sa mort; de là le désaveu qu'il a fait de son fils. Maintenant tout est éclairci; le roi, apprenant cette mauvaise action de son ministre, le frappe de disgrâce et d'exil, et Burnett s'agenouille aux pieds de lady Seymour, et lui demande pardon, tandis que lady Perkins, ne pouvant survivre à la découverte de son crime, se donne la mort; Perkins est ainsi tristement convaincu de la fausseté de ses accusations; et lady Seymour, complètement heureuse et réhabilitée, marie son fils à miss Cockburn. — J'oubliais de dire — chose importante — que la signature qui accusait lady Seymour lui avait été dérobée par son mari dans les combinaisons de sa vengeance; lady Seymour avait signé le fatal écrit sans le lire, ce qui est une grande légèreté pour une femme si intelligente et si grave.

Ce drame a complètement réussi; sans doute, il offre des complications exagérées et souvent obscures; mais du mouvement, des scènes intéressantes, et la noblesse des sentiments qui s'y fait remarquer, justifient les bravos qu'il a reçus. Il est d'ailleurs bien joué, surtout par madame Dorval, qui a rendu le rôle de lady Seymour avec beaucoup de sensibilité et de distinction. Les costumes et les décors sont brillants.

## Chronique musicale.

— Vous chantez? J'en suis fort aise; Eh bien! dansez maintenant,

dit La Folléine, et ceci nous semble assez mal observé. N'est-ce pas justement le contraire que nous voyons tous les ans? On danse d'abord, et puis l'on chante. On danse jusqu'à la fin du carnaval, on chante pendant le carême. La musique est un plaisir calme, grave, recueilli et qui convient à merveille à ce saint temps de pénitence. Hélas! la musique n'est-elle pas quelquefois elle-même une pénitence suffisante pour laver bien des iniquités? Si M. les confesseurs, mieux instruits des choses de ce monde, s'avaient de condamner les pêcheurs, selon le plus ou moins de gravité des cas, à huit fantaisies de M... ou à douze airs variés de M..., ou à quinze romances de madame ...; ils opéreraient des conversions dont ils seraient étonnés eux-mêmes; les maladies morales plus invétérées, les plus rebelles ne résisteraient pas quinze jours à la vertu d'un pareil traitement.

Nous devons avouer que tous les compositeurs et tous les exécutants ne seraient pas aussi utiles à la morale. Il y en a que l'on peut-être en sans effort et par conséquent sans vertu; il y en a que l'on n'entend qu'avec délices et qui jettent votre âme dans des extases que maint casuiste trouverait beaucoup trop voluptueuses. Il en est de la musique comme il en est de la langue au temps d'Ésope: c'est quelquefois ce qu'il y a de meilleur en ce monde et c'est souvent ce qu'il y a de pire.

Dans quelle catégorie faut-il ranger le duo de *Didon* qui a été exécuté dimanche dernier au Conservatoire et l'introduction d'*Orphée* qui a suivi presque immédiatement le duo de *Didon*? Dans la première, si nous en croyons les contemporains de Gluck et de Piccini; dans la seconde, assurément, si l'on s'en rapporte uniquement à l'effet que ces morceaux viennent de produire. On sait la rivalité qui existait jadis entre Piccini et Gluck, et toutes les querelles dont ces deux hommes furent le sujet ou le prétexte. La France entière, — la France *diletante* surtout, — était partagée en deux factions ennemies et acharnées; et il était rare que deux individus se rencontrassent aux abords de l'Opéra sans s'entretenir mutuellement sur leurs opinions. — Êtes-vous gluckiste,

monsieur, ou picciniste? — Non, monsieur, je suis ébéniste, répondit un jour très-naïvement un pauvre diable qui, par extraordinaire, n'allait à l'Opéra que pour écouter et pour s'amuser. Mais tout le monde n'était pas aussi sage. Le sang, dit-on, coula plusieurs fois, et le gouvernement craignit un moment la guerre civile.

La société des concerts, — qui plaisante quelquefois, — a voulu faire juger ce grand procès par le public d'aujourd'hui: elle a fait comparaître Gluck et Piccini devant un auditoire étranger à toutes les passions que ces deux rivaux excitent. Le tribunal les a accueillis avec la même froideur et les a renvoyés *dos ados* et *depens compensés*, comme on dit au Palais-de-Justice. Ce que c'est pourtant que la gloire!

Ense et son rival Farbas s'y querellent, s'y provoquent, s'y gromment d'une façon très-courttoise, et cette scène n'a inspiré au compositeur napolitain qu'une musique dure, violente, forcée, et, en définitive, très-peu mélodieuse. L'accompagnement en est bruyant et sourd et étouffe la voix. Il est évident que Piccini n'avait pas compté sur un orchestre aussi formidable que celui du Conservatoire, sur des violonistes aussi vigoureux, ni même, peut-être, sur des violons aussi sonores. Mais, tout cela admis, il n'en est pas moins évident que son chant et son accompagnement sont deux ennemis dont l'un doit étrangler l'autre; et, en pareil cas, c'est toujours le chanteur qui est victime, à moins que ce chanteur ne soit Lablache. Or, messieurs Mathien et Laget, l'Énée et l'Arbas du Conservatoire, ont de fort belles voix l'un et l'autre; mais la nature ne leur a point donné cette force herculéenne, cette sonorité terrible qui assureraient l'avantage à Lablache s'il lui prenait fantaisie de lutter, lui et tout sez, contre les neuf cent cinquante exécutants de M. Berlioz.

Le chœur d'*Orphée* :

Dans ce bois paisible et sombre,

à le caractère lugubre que demande la circonstance. Mais pour être lugubre, est-il donc absolument nécessaire d'être monotone! Le morceau de Gluck est infiniment moins varié que le *De Profundis*, mais, en revanche, il dure beaucoup plus longtemps. — C'est de la justesse d'expression, disent les admirateurs quand même de ce grand homme. La douleur est essentiellement monotone, et il n'y a qu'une manière de pleurer. Gluck tenait surtout à être vrai et s'inquiétait peu du reste. C'était le sage d'Horace, *justus ac tenax propositis*, incapable de faire des concessions et qui ne connaît jamais les capitulations de conscience. — Morbleu, messieurs, *fait de la vertu, pas trop n'en faut*. Le devoir de l'artiste est, avant tout, d'intéresser et de plaire; et, quand la vérité ennuie, elle a tort.

M. Roger a chanté la romance qui suit ce chœur, sans y mettre l'expression convenable et sans produire l'effet qu'on y produisit autrefois. La raison en est simple: depuis soixante ans de diapason est élevé d'un ton, et la musique, qui date de cette époque, se trouve souvent aujourd'hui hors de la portée des voix ordinaires. Il faut la transporter pour la rendre exécutable, et c'est de quoi l'on ne s'était pas avisé. — On ne s'avise jamais de tout.

Et puis, qu'importe ce léger inconvénient à côté des magnifiques compensations que la société des concerts offrait à ses fidèles? Deux symphonies, l'une d'Haydn et l'autre de Beethoven, l'une vive, leste, gracieuse, pimpante, avec un *andante* ravissant que le parterre a eu le bon goût de faire répéter, l'autre... l'autre était la symphonie en *la*. Si vous la connaissez vous n'avez pas besoin de commentaire, et si vous ne la connaissez pas, tous les commentaires du monde ne sauraient vous en donner une idée.

Et cependant tous les violons s'accordent, toutes les flûtes s'ajustent, tous les pianistes précèdent, toutes les chanteuses tonnent pour s'assurer qu'ils n'ont pas de chats. On nous menace, d'ici au printemps, de deux ou trois cents concerts. Nous serons à notre poste d'observateur, et vous recevrez, lecteur *diletante*, un bulletin très-exact de toutes ces batailles. Du moins vous aurez le nom de tous les vainqueurs. — Nous pardonneriez-vous si nous épargnions les vaincus?

Madame Aurélie Beausse est une assez belle personne qui vient de débiter à l'Académie royale de musique avec assez de bonheur. C'est dans le rôle de Valentine, des *Huguenots*, qu'elle s'est fait entendre. Ce rôle est très-court: deux duos et un petit trio, voilà tout. Madame Beausse a une voix très-faible et agréablement timbrée; mais la force lui manque pour l'emploi qu'elle a choisi. Elle fait de notes claires et pures, mais on n'augmente pas plus sa voix en criant qu'en augmentant sa taille en se haussant. Madame Beausse est une jolie femme, pourvue d'une jolie voix, comme mademoiselle Nau. Nous doutons qu'elle soit jamais autre chose.

Et nous ne voulons pas dire que madame Beausse sache aussi bien chanter que mademoiselle Nau.

Ce qu'on ne sait pas, ou a le droit de l'apprendre; et nous engageons madame Beausse à user de ce droit-là. Elle a d'ailleurs devant elle tout le temps nécessaire. En attendant, disons quelques mots de l'Opéra-Comique et de sa dernière exhibition.

Ce n'est plus, cette fois, d'une reprise que nous avons à vous rendre compte; l'Opéra-Comique s'est mis en frais, corbleu! il a taillé en pleine étoile et nous a donné du neuf, — une pièce en un acte, entièrement inédite, une partition dont l'auteur n'est pas mort! parole d'honneur!

Et la preuve, c'est que cet auteur est M. Clapissou, dont nous avons annoncé l'album, il n'y a pas deux mois, comme l'un des plus jolis recueils de romances que l'an 1844 ait fait éclore avant de mourir. Cette fois, M. Clapissou... mais, avant d'apprécier son œuvre, il faut dire quel sujet il a traité.

Voici le fait: Dans un château, — peu vous importe le nom

de ce château et sa position géographique? — habitent un oncle et une tante, lesquels ont une nièce à marier. — C'est là ce que vous appelez du neuf? — Patience! M. de Bonneville, l'oncle en question, veut marier cette nièce avec M. Rodolphe de Mirigny; mais mademoiselle Clémence n'aime pas M. Rodolphe: M. Fortuné lui plaît davantage. — Et c'est là ce que vous appelez du neuf? — Attendez donc! M. de Bonneville a découvert, dans les papiers de son grand-père, un opéra pastoral, contemporain du *Devin de village*; il veut à toute force que ce chef-d'œuvre soit exécuté. Et comme M. les directeurs de théâtres lyriques sont peu exacts dans ce qu'ils ont promis, il ne trouve rien de mieux que de l'exécuter lui-même. Il s'habille donc en bourgeois et madame de Bonneville en bergère. Tous deux se couvrent de satin, de fleurs et de rubans. Lubin soupçonne Nécette d'être un peu légère. Nécette accuse Lubin de cruauté, et lui reproche d'être un gros jaloux... — Vous arrivez successivement M. le président et madame la présidente, et M. le capitaine *Tempête*, et pendant ces exercices si propres à former l'esprit et le cœur, M. Fortuné enlève mademoiselle Clémence, et le grand-champêtre les ramène; et, comme M. de Bonneville est aussi volage qu'il est gros, et aussi entreprenant qu'il est volage, qu'il a adressé ses vœux au capitaine *Tempête*, (ce capitaine est une femme, ne vous déplaît-elle), et qu'il a la mauvaise habitude de faire ses déclarations d'amour par écrit, force lui est, à la fin, de consentir au bonheur de M. Fortuné, pour obtenir le silence du capitaine, et pour échapper au courroux de madame de Bonneville, qui entendrait difficilement raison sur ce point délicat.

Cela s'appelle les *Bergers-trumeaux*, parce que monsieur et madame de Bonneville y sont costumés comme ces bergers pomponnés et roses qui figurent si agréablement, encore aujourd'hui, sur les trumeaux de quelques vieux salons, décorés par M. Boucher du temps de madame de Pompadour et de M. Crébillon le fils.

Tout le parti *racco* de la partition, — nous voulons dire les scènes de la pastorale, — est traitée avec beaucoup de talent et d'esprit. Toutes les formules de la musique française d'avant Montigny s'y retrouvent. On dirait que cela a été écrit par M. Mondouville. L'ouverture postiche qui précède la pastorale est charmante, et ne laisserait rien à désirer si elle finissait un peu plus tôt.

L'auteur a été moins bien inspiré peut-être dans la première moitié de son œuvre. C'est à la seconde, évidemment, qu'il a donné tous ses soins. C'était aussi la plus importante. Et nous le méritait de réussir.

## De la Réforme Postale.

Nous avons déjà, l'an dernier, exposé la question de la réforme postale et examiné la proposition de M. de Saint-Priest. Nous venons de dire, dans notre *Histoire de la Semaine*, que, reproduite cette année, elle avait été rejetée et malheureusement avec elle la disposition qu'y avait introduite, ou plutôt que lui avait substituée un premier vote de la Chambre. On ne saurait trop déplorer ce résultat, cet ajustement nouveau causé par un partage égal des voix. On a fait valoir, pour amener la Chambre à maintenir le *status quo*, le déficit considérable que la réforme radicale avait apporté en Angleterre dans le revenu de la poste, déficit qui, du reste, tend chaque jour à se combler... Mais ce que nous avons déjà montré et ce que les orateurs du gouvernement ont lui, c'est qu'il ne s'agissait pas en France d'abaissier les tarifs lettres au neuvième de sa moyenne comme en Angleterre, mais à vingt centimes seulement, alors qu'aujourd'hui la moyenne est de quarante-cinq centimes. Nous sommes convaincus que si, au lieu de fixer la taxe uniforme à 10 centimes, l'Angleterre l'ait portée comme on le voulait chez nous à 20, le nombre des lettres, qui y a déjà plus que triplé, se fût accru dans une proportion peu différente, et que le revenu public, loin de diminuer, aurait pu recevoir un accroissement notable. En France, le nombre des lettres est annuellement de 118 à 120 millions. Mais on n'en compte que 55 millions qui soient taxés à plus de 20 centimes. Il suffirait donc, la commission l'a reconnu, que la circulation s'élevât dans cette catégorie à 143 millions, et pour toutes les catégories à 210 millions, c'est-à-dire qu'il eût fallu à peine doubler, pour que le revenu du trésor se maintint au même niveau. Or, ce résultat n'a rien de grandiose, et une expérience récente nous prouve qu'il n'est pas plus difficile à obtenir qu'il ne paraît.

Nous regretts, du reste, ont été partagés, et le *Journal des Débats*, en conservant sa ligne, en a exprimé que nous croyions devoir reproduire: « La réforme postale, a-t-il dit, a échoué devant la clauderie des députés; il lui a manqué une voix, une seule, pour réussir. Nous avions prévu ce résultat sans y croire; nous le regrettons sincèrement. Ainsi une législation que tout le monde reconnaît contraire au principe fondamental de l'égalité de l'impôt subsistera: une taxe excessive, exorbitante, nuisible au commerce et au développement des liens sociaux; une taxe dont les principes les plus inébranlables d'une bonne économie publique condamnent l'élevation abusive et exagérée, continuera de peser sur le public. La Chambre l'a décidé. Voilà comme nous sommes en France: les hommes les plus timides du monde à l'endroit des changements utiles, les plus hardis et les plus téméraires à l'encontre des innovations vaines et dangereuses; de l'un pour les révolutions, de l'autre pour les bonnes et sages réformes. Ce n'est pas ainsi que procède un peuple voisin, le peuple anglais, et que nous le sommes. On ne trouve pas trop mal. Quelle analogie et quelle ressemblance dans ces conceptions économiques! La taxe sur le lit n'est plus que le principe, il y a le rédit de 4 shillings à 1 shilling par livre. Le droit sur les vins est trop élevé, il est diminué de 50 pour 100. La taxe sur le café provoque de justes réclamations; elle subira

une réduction de près de 40 pour 100. Enfin il diminue dans la proportion de 9 à l'impôt des lettres, qui donne un revenu net de 40 à 45 millions; et au même moment il tire de ses coffres 300 millions pour indemniser les propriétaires des esclaves de ses colonies. Nous, nous discutons de longues années sur l'émancipation, sur la réforme postale et sur d'autres sujets plus ou moins dignes d'intérêt; nous faisons de très-bons discours, nous composons des livres meilleurs; mais quand il s'agit d'entreprendre, nous manquons de cœur et d'haleine.»

## Les Promenades de Paris.

Troisième article. — Voir les Tuileries et le Luxembourg, tome IV, pages 40 et 119.)

### LES BOLLVARDS.

#### 1.

Les plus belles capitales de l'Europe empruntent, selon nous, le principal charme de leur physionomie à leurs jardins et à leurs promenades. Que serait Londres sans ses squares aux pelouses appesanties, sans ses grands parcs aux horizons champêtres? Que deviendrait Saint-Petersbourg si on supprimait la délicieuse perspective Newski? Vienne, si on effaçait les nobles ombrages du Prater? Berlin, si on arrachait les majestueux tilleuls du Lustgarten? Madrid, si les maçons envahissaient les magnifiques avenues du Prado? Sévres d'air, de lumière, de verdure, ces modernes Babylones n'offriraient plus au regard qu'un méas aspect, plein de monotonie et d'ennui. Ne serait-ce pas alors l'insipide uniformité du désert, moins la touffe de palmiers et la fontaine cachée sous l'herbe, moins la rafraîchissante oasis.

Les jardins, les avenues aux belles lignes d'arbres font si bien partie de l'existence d'une grande cité, que partout ces aimables lieux de repos et de distraction se sont revêtus d'une sorte de nationalité. Ils participent, du soin de leur riant immobilité, aux goûts, aux habitudes, à la constitution politique même du peuple qui les fréquente. Ainsi, tandis que Saint-Petersbourg, Vienne, Berlin, ont conservé à leurs promenades la régularité qui sied aux monarchies absolues; tandis que Londres a maintenu dans ses siennes une majesté exclusive ou une élégance étudiée conforme à ses mœurs encore si profondément aristocratiques; Paris, la ville de l'égalité, la ville démocratique par excellence, a voulu avoir dans son enceinte une promenade qui représentât, qui servît les besoins de la foule, et qui appartint toute à tous. Respectueux envers de vieux souvenirs, il laissa subsister l'œuvre du passé, les Tuileries, le Palais-Royal, le Luxembourg; mais, en même temps, il créa avec amour la véritable promenade de l'avenir, le véritable jardin de la nation émancipée, les Boulevards!

N'en doutez pas, c'est sous l'influence féconde de la révolution, c'est sous le souffle puissant de 1789 qu'une allée, encore à peine tracée au milieu des ruines, sur un sol inégal et encombré, est sortie tout à coup du chaos comme à la voix d'un dieu, se transformant au point d'être ce que nous la voyons aujourd'hui, la plus belle, la plus riche, la plus animée, la plus originale de toutes les promenades du monde civilisé. Oui, nous le croyons, et si on y réfléchit attentivement, on verra qu'il n'y a rien de paradoxal dans notre assertion: pour que le boulevard prit aussi vite son développement grandiose, il a fallu qu'à ses deux extrémités opposées, la Bastille s'écroulât en poussière et le palais Bourbon devint le libre parlement de France.

Sans ces deux grands faits décisifs de notre histoire, les boulevards ne seraient pas devenus la terre neutre où fraternisent, dans une commune indépendance, toutes les classes de la société, le brillant théâtre où apparaissent liées à jamais les vies aux autres, par des liens indissolubles, toutes les industries et toutes les élégances; ils seraient restés ce qu'ils étaient quand on les appellait le cours, un rendez-vous banal pour les riches oisifs et pour les pauvres désœuvrés. Quoi qu'il en soit, ces boulevards, dont la jouissance nous est aujourd'hui si précieuse, ces boulevards, qui, après avoir été si hospitaliers envers notre enfance, deviendront un jour si propices à notre vieillesse, n'existent réellement, comme nous allons essayer de le démontrer, que depuis la révolution.

Le 16 juin 1670, le conseil d'Etat ordonna l'ouverture du boulevard, depuis la porte Saint-Denis jusqu'à la Bastille, sur l'emplacement à peu près occupé jadis par la vieille muraille qui Étienne Marcel et Hugues Aubriot, ces deux cours éternels, avaient élevée en face des Anglais. L'avenue devait être composée de trois rangées d'arbres, l'allée du milieu avait trente-deux mètres de largeur, et les contre-allées environ six mètres. Un an plus tard, le 17 mars 1671, un second arrêt décida la continuation des travaux à partir de la porte Saint-Denis jusqu'à la nouvelle porte Saint-Honoré située entre la rue et le faubourg de ce nom. Les ordonnances du 4 novembre 1684 et du 7 avril 1685, qui autorisaient la démolition de l'ancienne porte du Temple, l'aplanissement des buttes, et l'enlèvement des terres complétaient l'ensemble des opérations à exécuter. La grande ligne des boulevards fut ainsi déterminée.

Cette époque, tout le pays situé au nord du boulevard appelé aussi le cours des remparts était vide et désert. Au milieu des terres labourables, des prairies, des marais, des jardins, l'œil ne découvrait que l'ancien bourg de la Ville-Évêque, la vieille église de la Madeleine, quelques vastes monastères, quelques fermes isolées. Le grand écart ménagé dans l'ancien lit du ruisseau de Ménilmontant, décolorait son ruban noir à travers tous ces terrains avant d'aller se vider dans la Seine au-dessous de Chaillot.

La partie méridionale, qui pénétrait dans la ville, n'était guère moins solitaire, quoique, à différentes époques, plusieurs grands seigneurs y fussent venus chercher un abri

pour leurs complots ou du mystère pour leurs amours. Les quartiers qui touchaient au Marais, ayant été plus anciennement compris dans l'enceinte de Paris, étaient cependant plus peuplés que ceux qui s'étendaient jusqu'au Louvre et jusqu'aux Tuileries.

Les boulevards ne furent donc, sous Louis XIV, leur créateur, qu'une vaste promenade plantée de jeunes arbres et offrant aux Parisiens la double perspective de la ville et de la campagne, un cours où, à défaut d'ombre et de verdure, on était sûr de trouver du silence et de l'isolement.

Au début de leur excursion, les promeneurs apercevaient, à travers les vagues espaces qui formaient aujourd'hui la place de la Concorde, la porte de la Conférence, située au bord de la rivière, à l'extrémité du quai des Tuileries. Au terme de leur course, ils voyaient se dresser dans les airs les vieilles tours de la Bastille.

Ces deux monuments éveillèrent dès de nombreux souvenirs. La porte, bête sous François I<sup>er</sup> et appelée dans l'origine porte Neuve, venait d'être rétablie sous son nouveau nom à l'occasion de ce fameux traité des Pyrénées, qui donna une femme au roi de France. La forteresse, qui avait englouti les victimes de l'implacable Richelieu, et qui allait dévorer celles de ses successeurs, évoquait dans l'esprit la mémoire de toutes les injustices, de toutes les violences, de toutes les ingratitude des règnes précédents. Elevée, par un prévôt de Paris, dans le but patriotique de protéger les habitants de la capitale contre l'invasion de l'ennemi, elle était devenue pour eux, entre les mains du despotisme, une éternelle menace et un éternel danger.

Pendant le trajet, les passants rencontraient successivement sur leur droite quelques-unes des anciennes portes de la ville, la porte Saint-Honoré, gros pavillon d'ardoises rétabli par Louis XIII; la porte Gailion qui, environnée de granges et de maisons rustiques, s'élevait sur des terrains en culture et conduisit, jusqu'en 1667, à cette étrange butte Saint-Roch que dominait deux monts à vent; la porte Richelieu située dans la rue de ce nom près de la rue Feytaud, la porte Montmartre qui s'élevait dans l'angle compris entre les beaux magasins de la ville de Paris et la rue des Jeuneurs; la porte Saint-Louis placée à l'entrée de la rue du Pont-aux-Choux; la porte Saint-Antoine, sur laquelle rayonnait le soleil emblématique du fils d'Anne d'Autriche, soleil dont l'aube et le midi furent si éclatants, mais dont le déclin fut si morne et si velouté; sur leur gauche ils laissaient tour à tour les deux nouvelles portes Saint-Denis et Saint-Martin, deux arcs de triomphe où la jeune figure de Louis XV s'encadrait encore et non sans gloire, puis la porte du Temple reconstruite à l'entrée du faubourg afin de dégager la ligne des boulevards.

Les espaces revêtus d'herbes et sillonnés de petits sentiers qui, depuis la rue Royale jusqu'à la rue Saint-Martin, séparaient le cours de toutes ces anciennes portes, indiquaient au premier coup d'œil le nouvel accroissement de Paris. A la hauteur du couvent des Filles-du-Calvaire, la chaussée du boulevard cessait d'être complètement isolée, parce qu'elle aboutissait exactement à l'enceinte tracée sous Louis XIII et parce qu'elle se reliait à la ville au moyen des vastes jardins d'hôtels et de monastères qui occupaient presque entièrement cette partie du Marais.

Les boulevards du Temple, des Filles-du-Calvaire, de Beaumarchais, qui sont aujourd'hui les plus abandonnés de tous, étaient dans les plus fréquentés; les grands seigneurs et les grandes dames du Marais y venaient étaler leur luxe et leurs belles manières. Le carrosse de madame de Sévigné y rencontra plus d'une fois la chaise à porteurs de Ninon de Lenclos.

En jetant les yeux sur un plan de cette époque, on est surpris de voir combien les nobles et les moines tenaient de place sous le soleil parisien; sans quitter les abords du boulevard, on côtoyait les murailles silencieuses de plusieurs grands couvents, tels que ceux des filles de la Conception, des Capucines, des filles du Calvaire, ce qui n'empêchait pas d'apercevoir au second plan les Mimmes, les filles de la Croix, les Feuillants, les Capucins, etc., et d'avoir en perspective dans la campagne, au milieu des vastes marais qui bornaient la ville au nord, les sœurs de la Charité, les Recollets, les Annocciades, les Hospitalières.

La noblesse avait partagé avec les moines et les religieux cette part du lion taillée sur le sol de la capitale. Depuis la porte Saint-Honoré jusqu'à la porte Saint-Denis, elle avait peuplé les grands hôtels de la rue de Chevreuse, de Grancey, de Grammont, de Richelieu, tandis qu'aux environs de la place Vendôme et de la place des Victoires, le long des Tuileries, une foule d'autres hôtels décorés d'arcs nus éclatants, formaient une sorte d'importante arrière-garde. Quand on avait dépassé la porte Saint-Denis, puis l'historique enclos du Temple, on ne tardait pas à rencontrer les calmes et sévères demeures de la magistrature, les hôtels de Tresmes, de Vitry, l'hôtel Boucherat, où vécurent ce savant homme à qui Louis XIV put dire avec sincérité: « Acceptez, monsieur, la dignité de chancelier qui vous est offerte, car elle n'eût pas été pour vous si un autre l'eût mieux méritée, » et non loin de là le noble hôtel de Lamignon, cet autre grand magistrat qui eut l'honneur d'être l'ami et l'hôte d'Élie de Beaumont, des plus puristes renommées de notre littérature, des Racine, de La Fontaine, des Boileau, des Molière.

On le voit, si ce léger aperçu l'inique suffisamment, du côté de Paris, les boulevards étaient alors bordés de telle façon qu'il n'y avait pas moyen d'y aller à l'écart et de la gaieté de la vie. Le silence, à l'instinct que les aristocrates répandaient à plaisir autour d'eux, devait y trier sans partage jusqu'au jour où le cours éternel qui se défilait au-dessous de nos pieds, sortait, fourmillière irrésistible, de la vieille enceinte de François I<sup>er</sup>.

De l'autre côté du cours, du côté de la campagne, l'imagination se fatigue à comprendre le vide immense que le temps a rempli. Il serait plus facile de se représenter une ville créée dans l'espace par un coup de baguette que d'ou-

blier un instant tout ce monde bruyant qui s'agit au nord du boulevard, pour y retrouver le désert d'autrefois.

Au temps où nous avons commencé nos recherches, c'est-à-dire vers l'origine de la promenade dont nous essayons de raconter l'histoire, toute la partie occidentale des boulevards était en culture. A vingt pas de la chaussée, l'ancien boulevard pénétrait en plein champ, et trouvait à son gré le sol aride aux marges vertes, la glèbe convertie d'épis, le buisson d'ambépine en fleur, l'arbre discret et hospitalier, *decia rura*.

Pour rompre la monotonie de cette vaste étendue de terres labourables s'élevaient à l'ouest le vieux bourg de la Ville-Évêque, où les chefs de l'église métropolitaine avaient une maison de plaisance et une riche ferme; l'ancienne chapelle de la Madeleine, construite sous Charles VIII, rebâtie en 1629, sous les auspices de mademoiselle de Montpensier, qui en posa la première pierre; la chapelle des Porcherons, qui porte aujourd'hui, avec une grâce trop mondaine peut-être, le doux nom de Notre-Dame-de-Lorette; le château du Cœq, situé dans un terrain qu'occupe la rue Saint-Lazare, à peu près en face la rue de Cléry; la petite chapelle Sainte-Anne, bâtie en 1637, et détruite au commencement du règne de Louis XV; puis enfin le village des Porcherons, agglomération de chaumières où venaient s'abriter les jardiniers et les laboureurs d'alentour. Nous n'oublions pas de mentionner, comme un naïf souvenir propre à faire naître le rêve, la loge isolée du garde-chasse, qui veillait, par l'ordre du roi, à la conservation des hérons et des perdreaux de ce territoire. Nous dirons encore, pour en finir vite avec cette loquace poésies des contrastes, que sur un plan contemporain, on voit passer dans le marais des Porcherons deux chartrons attelés chacune de quatre chevaux, et conduites par des paysans en justaucorps. L'une mord le sucrier précisément à l'endroit où débute le chemin de fer de Versailles; l'autre enfonce bravement ses sillons en plein faubourg Saint-Honoré. Entre les deux cultivateurs est ligurée une bergère debout, au milieu d'un troupeau de brebis et flânant avec gravité sa longue quenouille. Sainte Geneviève, rustique et chaste patronne de notre nouvelle Babylone, est-ce la votre dernière apparition?

Après le groupe des Porcherons venaient la Grange-Batelière, vieille maison de ferme qui, avec ses vastes dépendances, avait appartenu aux évêques. Il y avait là autrefois, dit-on, trente arpents de grasses prairies où paissaient les vaches du mévayer, et où parfois les Parisiens emmenaient ses livraient à des batailles pour rire (1) et à mille jeux d'adresse. Ce toit champêtre, qui abritait les gerbes et les foins de monseigneur, avait peut-être recueilli Jeanne-d'Arc gravement blessée au siège de Paris, comme la Grange-des-Maturons avait recueilli ses soldats repoussés par les Anglais, maîtres de la ville. La Grange-Batelière, située à peu près sur l'emplacement de la mairie du deuxième arrondissement, était déjà entourée de quelques maisons qui formeront plus tard la partie de la rue Grange-Batelière qui débouche dans le faubourg Montmartre. L'autre partie, aboutissant au boulevard, ne fut ouverte qu'en 1707.

Puis, quelques perspectives des rues futures s'entr'ouvraient sur la nouvelle promenade. Les grands faubourgs commençaient à naître et à se peupler. Sans parler du faubourg Montmartre et du faubourg Poissonniers, dont les éléments furent lentement à se développer, on rencontrait le faubourg Saint-Denis, la chaussée, la grande rue Saint-Denis, comme on disait anciennement, qui introduisait dans leur bonne capitale les rois et les reines de France, puis le faubourg Saint-Martin, appelé d'abord faubourg Saint-Laurent, à cause de l'église de ce nom et du marché voisin où se tenait, durant trois mois, du 1<sup>er</sup> juillet au 5 septembre, une foire célèbre, puis le faubourg du Temple, où la Courtille et les cabarets allaient bientôt attirer tous les nobles débauchés de la régence, puis le quartier Popincourt, dans une maison duquel Louis XIV, enfant, se retira pour voir sa cousine de Montpensier s'offrir sur ses trompes les canons de la Bastille, puis enfin le faubourg Saint-Antoine, ce Vésuve révolutionnaire qui depuis trois siècles a lancé tant de laves.

Voilà donc ce qu'étaient le boulevard et ses environs sous le règne de Louis XIV, une avenue silencieuse entre deux solitudes, celle des jardins et celle des champs. Voyons maintenant ce qu'ils devinrent sous la régence, sous Louis XV et sous Louis XVI; voyons les progrès qui s'opèrent dans l'espace de cent années. Si nous ne nous trompons pas, tout en reconnaissant que Paris aspirait déjà à s'élargir au nord, on ne tardera pas à s'apercevoir qu'un obstacle insurmontable s'opposait au développement définitif; on comprendra que, comme nous l'avons dit, les boulevards ne pouvaient être enfants, dans toute leur beauté originale, que par la révolution.

En effet, vers 1780, les abords méridionaux du cours n'avaient subi aucun changement radical. Les terrains disponibles qu'avait créés l'établissement de la chaussée du rempart, entre la rue Saint-Denis et la rue Royale, avaient été aussitôt occupés par les maîtres de l'époque, par les grands seigneurs et par les religieux. De nouveaux hôtels, de nouvelles maisons de dévotion étaient sortis de terre comme pour fortifier encore la ceinture d'habitants qui défendait l'approche de l'avenue. Les splendides demeures des courtisans du jour étaient venues s'élever avec celles des courtisans du temps passé. Les jeunes adorateurs de la Parabole, de la Pampalour, de la Dalary se mêlaient ainsi aux vieux esclaves de la Maitenance. Les Luxembourg, les d'Uzèz, les Choiseul, les Grammont, les Richelieu avaient envahi l'espace qui sépare la rue Saint-Fiacre de la rue Saint-Honoré. C'est à peine si on remarquait dans l'intervalle, parmi quelques habitations bourgeoises, la jolie maison de Regnard, le seul porte qu'il y

(1) Cette localité, qui a coup sûr ne devait rien aux bateliers, emprunta son nom, à ce que disent incertainement les auteurs, aux joutes, aux combats qui s'y livraient, *grange batelière*, grange de la batellerie, ou grange batelière.

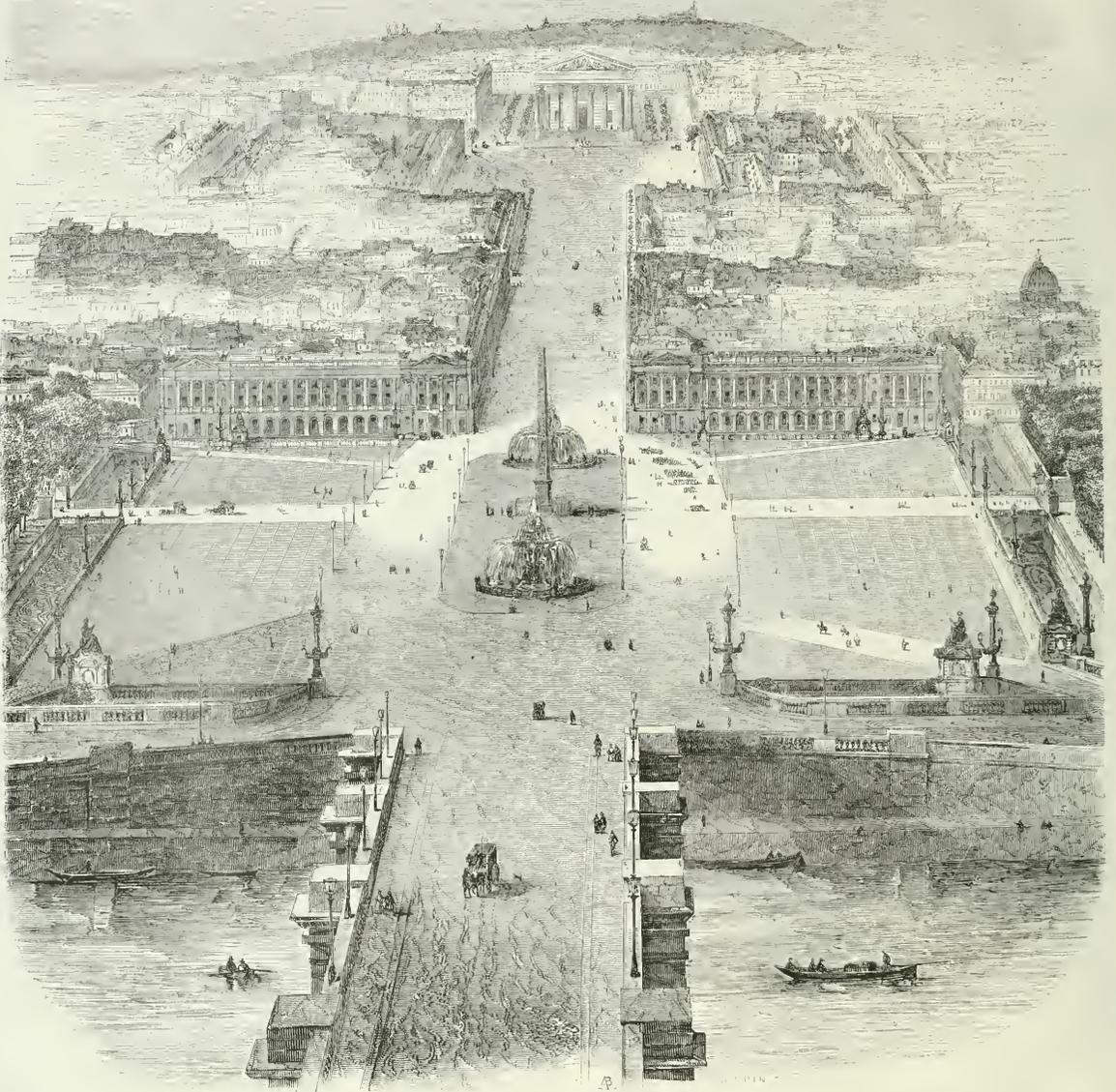
engendrer la finance; cette maison était bâtie à peu près sur l'emplacement qu'occupe le café Cardinal, en face de la Grange-Batelière, découverte par le percement de la rue.

En se rapprochant de la Bastille, c'était encore le même entourage et la même physionomie qu'au dix-septième siècle. La haute magistrature s'était maintenue, comme dans un retranchement, sur le sol où elle s'était établie. Le boulevard du Temple était entièrement bordé par les jardins du couvent des Filles-du-Sauveur et par ceux de l'hôtel de l'Hôpital; le boule-

vard des Filles-du-Calvaire côtoyait l'enclos de ces religieuses et les charnelles de M. de Harlay et d'Ecquevilly. Immédiatement après s'élevait l'hôtel du chancelier Voisins, situé entre la rue Saint-Claude et la rue du Pont-aux-Choux. A partir de la rue Neuve-Saint-Gilles jusqu'à la rue Saint-Antoine tout l'espace était occupé, au centre, par la place Royale où se pressaient en foule les présidents à mortier, les conseillers au parlement, les avocats généraux; à l'ouest, par les Mini- mes et les Hospitalières, et au sud par les somptueuses resi-

dences des Guéméné, des Turgot, des Nicolai. Quand on arrivait à la hauteur du château de la Bastille on voyait se continuer, jusque dans les profondeurs de la rue Saint-Antoine, une interminable série d'hôtels et de monastères. Dans ce seul quartier on comptait cinq communautés d'hommes, quatre communautés de filles, neuf couvents et quatre maisons hospitalières.

Cela est évident, de ce côté du boulevard la place était prise à jamais. Le peuple n'avait que faire sur ces terrains



(Vue, à vol d'oiseau, de la place de la Concorde, prise du pont de la Concorde.)

privilegiés où vivaient dans un parfait accord les officiers du roi et les serviteurs de Dieu. Il n'essaya donc pas d'attenter aux droits acquis, mais il commença ailleurs ses conquêtes. Enjambant la ligne méridionale du boulevard, il laissa, comme des enfants perdus sur les terres vierges qui le bornaient au nord, une nombreuse armée de fournisseurs, de traitants, d'actrices, de danseuses, d'ivrognes et de philosophes.

Celui-ci, qui était fermier général ou mississippien, se hâta

de faire bâtir d'étréclantes villas; celui-là, qui aimait le vin à bon marché, multipliait les cabarets; l'un demandant à son aumône, qu'il fût prince ou financier, quelque *sejour* isolé, quelque réduit discret et voluptueux; l'autre commandait à ses architectes un temple ou un théâtre. Derrière mademoiselle Guinard, la belle et spirituelle danseuse, accourait le maréchal de Soubise; le comte d'Artois suivait, sans trop craindre le scandale, la trace légère de mademoiselle Duthe;

le public s'empressait autour de mademoiselle Dervieux. Grâce à ce bourdonnant essaim de nouveaux venus, grâce à ces hommes dorés ou titrés, grâce à ces gentilshommes amoureux, grâce surtout à ces charmantes aieules de nos jeunes lorettes, le marais des Porcherons se couvrit, comme par enchantement, de riantes guinguettes, de petites maisons ou de magnifiques palais. Bientôt une foule de rues, la rue Clancheraine, la rue de Provence, la rue Joubert, la rue Neuve-

LES BOULEVARDS, CÔTÉ DROIT, — PREMIÈRE SÉRIE : DE LA MADELEINE A LA BASTILLE.



(Place de la Madeleine.)

(Rue de la Ferme-des-Mathurins.)

Rue Godot.)



Rue de Séze.)

Rue Caumartin..



(Hôtel d'Omond.)

(Rue de la Chaussée-d'Antin )

(Rue du Helder.)

des-Mathurins, la rue Caumartin, etc., s'ouvrirent pour obéir au mouvement secret de la population. Bâties les volutes armées, les laquais étonnés d'or, les prisons exotiques et railleuses, les badauds, les lâcheurs, les gens de lettres franchement le Rubicon du boulevard. Le prince des cabaretiers, Ramponneau, M. Saint-Généard de Ramponneau, comme disait Voltaire, occupera les belles dames vœues et les gardes françaises, les courtisanes et les filles d'Opéra; Au linot, Salé, Nicolet, ces grands directeurs de petits théâtres, y virent préparer le terrain à Bobèche et à Galmadré, deux immortelles renommées contemporaines. Les chaussées du cours s'aménèrent; elles n'étaient encore, il est vrai, qu'un bot de promenade; mais elles révélèrent à chaque pas le prochain avènement d'un autre état de choses. L'impulsion était donnée, le germe fécond était déposé dans le sol, il ne s'agissait plus que de laisser faire le temps et les révolutions.

Le temps substituait partout où il le peut les bâtisses au cordon de pierres de taille qui contraît de la Madeleine à la Bastille le long des jardins et des rues basses; il coubla, déblaya, nivela les champs limitrophes, enfilait maisons sur maisons, étages sur étages, puis se reposa. La révolution vint alors, comme Hercule, mettre la dernière main à l'œuvre ébauchée en dispersant les moines et les nobles. L'obstacle d'hôtels et de manoirs qui barrait son passage s'évanouit comme une vaine décoration de théâtre. Les deux flancs de l'avenue ouverte par Louis XIV, se trouvèrent tout à coup dégagés. Une nouvelle ville, un nouveau monde allié naïf, car les boulevards étaient libres.

Nous aurons occasion de revenir, dans le cours de ce travail, sur une foule de détails que nous n'avons fait qu'effleurer en passant. Après avoir essayé de vous raconter l'histoire du boulevard et les premiers aspects, nous tâcherons de vous peindre sa nouvelle et définitive physionomie.

Nous dirons, pour résumer ce coup d'œil général, que la promenade dont nous occupons a subi, comme tout ce qui doit exister longtemps, les diverses phases de la vie; qu'elle naquit, en 1670, d'un arrêt de Colbert, qu'elle commença à croître vers 1740, qu'elle se développa avec énergie en 1789, mais qu'elle ne se forma complètement qu'après 1850.

Nous pourrions encore, en finissant, mettre sous vos yeux quelques chiffres statistiques, vous dire par exemple que les boulevards ont, en longueur, une étendue de plus d'une lieue ou 4 800 mètres; qu'ils offrent une superficie totale de 580,853 m. 13 c.; qu'ils consomment par an plus de 40,000 pavés et qu'ils sont au-dessus du niveau de la mer à une hauteur qui varie de 40 à 50 mètres; mais dans quel embarras ne nous metriez-vous pas, si vous nous répondez, comme certain membre de l'Institut: La statistique, monsieur, la statistique, elle en a toujours menti depuis qu'elle est au monde!

II.

L'ARC DE TRIOMPHE, L'AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, LA PLACE DE LA CONCORDE, LE BOULEVARD DE LA MADELEINE.

Si le Français, si le Parisien a, comme le lui attribue la chanson, le droit d'être fier en contemplant la colonne Vendôme, n'a-t-il pas encore plus le droit d'être orgueilleux en regardant l'arc de l'Étoile. Le bronze de Napoléon, tout pétri de victoires, rappelle sans doute de grands souvenirs, mais il rappelle en même temps les jours douloureux où des mains ennies vinrent, en renversant la statue de l'Empereur, lui enlever son plus beau prestige. L'arc de l'Étoile au contraire n'a subi aucun de ces outrages; son marbre, vierge de toute souillure, décrit dans les airs une courbe harmonieuse, sous laquelle les nations vaincues ont trouvé leurs Foncteurs Caudines. C'est la page où les noms de nos illustres soldats sont inscrits en lettres impréissables; c'est la table des matières de notre livre de gloire.

Et puis, lors même que cette porte grandiose ne nous retrairait pas de si beaux triomphes, n'a-t-elle pas encore à vos yeux le mérite d'être la seule qui vous introduise avec dignité dans la grande ville. N'est-elle pas l'unique monument qui dise au voyageur, sans qu'il puisse s'y tromper, lorsque son œur palpite, lorsque son regard fouille avidement l'horizon : voici Paris, voici le splendide objet de tes desirs et de tes rêves.

En effet, nous ne croyons pas qu'en aucun lieu du monde, que dans aucune capitale européenne, on puisse jouir d'une vue comparable à celle qui s'offre à vous lorsque, sortant de l'avenue des Champs-Élysées, vous arrivez sur la place de la Concorde. On est accablé à la fois par le spectacle de toutes les grandeurs de la civilisation, par le luxe des arts et de l'industrie, et par les imposants souvenirs de l'histoire.

L'étranger se demande ce qu'il doit admirer le plus, ou de cette place toute moderne, ou de ce lieu si sérieusement consacré dans le passé. Il regarde l'alignée des Pharaons et il pense à l'éclatant de Louis XVI; il écoute le grésillement de l'eau que lancent à ses pieds les deux marais des fontaines; et en même temps son oreille se pèle pour recueillir les rumeurs qui circulent autour du palais Bourbon, le bruit qui passe du bruit en Europe et qui tième attentifs l'esprit et le cœur des peuples.

Quelle destinée que celle de cette place. La voyez-vous d'abord peuplée d'humides cabanes qu'environnent des champs et des prés, coupée dans quelques-unes de ses parties par la grille du cours de la Reine où Marie de Médicis va se distraire de sa mélancolie jalouse; la voyez-vous ensuite solitaire et déserte, abandonnée aux rêveurs et aux amoureux; aucun chemin ne la relie au château des Tuileries, où les rois ne peuvent arriver qu'en entrant par la porte Saint-Honoré ou par la porte de la Conférence; on la néglige comme le jardin du prépuce, comme l'héritage du pauvre; c'est à peine si quelque passant la traverse d'un pas rapide pour se rendre au pont Royal, ce pont que le maréchal de Catinaut allait visiter tous les jours; y jour d'un coup d'œil qu'il trouvait le

plus beau du monde. Ici c'est un champ en culture, là c'est une garetine. En vérité, Paris n'a que faire de cet emplacement excentrique, de ce coin de terre isolé. Cependant, il arrive qu'un jour, en 1748, certain prévôt des marchands qui avait oublié les fières traditions d'Etienne Marcel imagine de commander à Bouchardon, l'habile sculpteur, une statue de Louis XV. Le bronze achevé, on cherche un endroit propice où le puisse exposer aux yeux de la foule. Le roi alors offre glamment les terrains qui lui appartiennent derrière son jardin des Tuileries. On les accepte avec attendrissement; on dresse dans les airs l'image exotique que soutiennent quatre figures de vertus, parmi lesquelles ne se trouvait malheureusement pas la chasteté (1), et voilà la place Louis XV tirée de sa vieille obscurité. Louis XVI, voulant honorer la mémoire de son aïeul, fit entourer l'œuvre de Bouchardon d'une riche balustrade de marbre blanc et d'un pavé de mosaïque.

— Vint la révolution qui accepta le cadre, mais qui brisa le portrait pour y substituer cette colossale image de la liberté que madame Roland apostropha en vain avant de mourir. On sait le reste, on sait que, sous l'Empire, la place en question s'appela place de la Concorde, et qu'elle reprit, sous la restauration, le nom de place Louis XV, pour le perdre de nouveau après 1850. Il est à croire qu'elle ne subira plus d'autre baptême.

Mais hâtons-nous d'arriver à la Madeleine, dont nous apercevons d'ici les somptueuses colonnes. Sortons vite de la rue Royale, large trait d'union qui joint les Champs-Élysées aux boulevards, et commençons enfin notre promenade et nos observations.

L'église de la Madeleine fut commencée en 1764; mais elle ne fut livrée au culte catholique qu'en 1842. Dans ce long intervalle de soixante-dix-huit années elle fut soumise au caprice de plusieurs architectes qui, dédaignant une critique stérile, n'hésitèrent pas à anéantir les travaux de leurs prédécesseurs. C'est ainsi que le sieur Couture fit bravement démolir toutes les constructions déjà élevées par Constant d'Ivry à une hauteur de plus de cinq mètres. Il n'épargna rien, dans son zèle jaloux, ni les murailles, ni les colonnes, ni les chapelles. Les Parisiens purent jour du triste spectacle de la ruine d'un monument qui n'avait pas encore existé.

En 1806, M. Vignon, architecte choisi par l'Empereur, reprit les travaux interrompus en 1790. Il dut encore une fois adopter de nouveaux plans, pour se conformer à la destination nouvelle de l'édifice qui lui était chargé de terminer.

Mais, en 1813, il fallut rayonner au revers granitose de Napoléon. La gloire n'avait désormais plus besoin d'un logis à Paris. En dépit de ses formes pieuses, en dépit des paroles solennelles de l'Empereur, le temple dédié à la grande armée redevint une église paroissiale.

Acceptons cet arrêt de la destinée. Dieu n'a pas voulu qu'une divinité orgueilleuse vint usurper sa demeure. Sa lions donc, en passant, la Madeleine élevée jusqu'à pleurer aux pieds du Christ debout au milieu du fronton de M. Lemaire, et demandons tout bas à la blonde pécheresse de vouloir bien, par ses prières, conjurer ce démon qui nous crie: *Vae impio!*

Il ne faut pas s'éloigner beaucoup du magnifique péripète dont les colonnes corinthiennes sont comme les premières bornes du boulevard, pour rencontrer aussitôt un des plus attrayants spectacles de Paris, un marché aux fleurs. Il n'y a au monde que cette grande ville où puissent se satisfaire à la fois, dans un espace aussi borné, les appétits du corps et les délicates exigences de l'âme. En sortant de la belle halle, si propre et si bien garnie, qui s'ouvre à la fois sur la place de la Madeleine et sur la rue Castellane, on se trouve, deux fois par semaine, les mardis et les vendredis, au milieu d'un parterre assainé des plus doux parfums et des plus riches couleurs de nos jardins. Là s'en vient, comme à un rendez-vous poétique, les existences diverses qui s'écolent à l'ombre de ces hautes maisons aux balcons dorés, le serrurier au maintien discret et furtif, l'artiste à l'œil pensif, le renlier au visage souriant et fleuri; puis les pupilles *indivisibilités* de l'autre sexe : la femme du monde, dont le langage à la fois bref et éain révèle des habitudes de commandement tempétes; la lorette, qui est venue récemment se mettre sous la protection de la sainte dont elle imitera peut-être un jour le repentir, mais dont elle suit en ce moment la trace périlleuse; la petite marchande; l'ouvrière qui, sans participer aux recherches aristocratiques de ses voisines, conserve intact, comme un instinct de son sexe, le noble amour des choses élégantes. Tout ce monde arrive péle-mêle sur l'asphalte jonché de fleurs. A celui-ci, donnez ce simple myrte, cet orange qui répandra dans sa cellule une odeur religieuse; à celui-là, les tonifies éclatantes dont sa palette va reproduire l'harmonie; à l'une, la botte diaprée de mille nuances savantes; à l'autre, quelque héliotrope à l'arome voluptueux. Si grand que soit le nombre des acheteurs, il restera toujours bien, sovev-en sur, quelque rosier du B-nagale, quelque pot de violettes, emblèmes d'une grâce vœule, pour l'humble et boumte fiè du peuple.

Nous n'outrons pas la place de la Madeleine sans jeter un coup d'œil sur ce haut 22, où France a laboré pendant près de deux mois les huit chefs arabes. Ces hommes d'une autre civilisation ont été, durant leur séjour à Paris, un véritable amusement pour la population du quartier. On ne se lassait pas de voir paraître et disparaître, dans le cadre étroit de leurs fenêtres, ces figures énigmatiques, ces yeux étincelants, ces fronts enveloppés à demi dans les plus de leurs bur-nous. Pour cette portion des maîtres de l'Algérie qui habite le voisinage de la place, c'était une porte ouverte sur l'Afrique, une pupille échappée de vue sur le désert.

La rue Tronchet mérite aussi qu'on ne s'en éloigne pas sans regret. Elle offre une superbe issue à ce fleuve humain des poètes satiriques. Nous avons remarqué ces deux vers :

(1) Cette statue de Louis XV éveilla, non sans raison, la verve des poètes satiriques. Nous avons remarqué ces deux vers :

O la belle statue, ô le beau piédestal !  
Les vertus sont à pied, le vice est à cheval !

qui roule sans cesse sur les boulevards dont elle est un des plus magnifiques affluents. Les élégantes maisons sculptées qui s'y trouvent la signalent encore aux regards. Nous serai-l permis de dire que c'est dans cette rue que demeure le prêtre illustre qui a écrit les *Paroles d'un Croquant*, le philosophe en qui s'opère la rare alliance du style le plus éclatant et de la pensée la plus anstère?

De la Madeleine à la rue de la Chaussée-d'Antin, le boulevard offre un aspect que nous ne croyons pas définitif. Quand les belles constructions de la rue Basse-du-Rempart seront achevées, beaucoup de contrastes qui existent aujourd'hui ne tarderont pas à disparaître. Tout d'ailleurs indique que ces parages sont uniquement consacrés au luxe heuroux et oisif, tout, depuis ces longues avenues où filent les chevaux de selle, où courent pèle-mêle les grognons et le jockeys à l'accent britannique; depuis ces grands magasins encombrés d'objets précieux par la forme et par la matière, de meubles de Boile, de vases, de bronzes ciselés par nos premiers artistes, jusqu'à ces nobles hôtels de Summariva et d'Osmond. Le premier abrita longtemps un des plus beaux marbres de Canova; le second est, dit-on, l'asile d'une fortune princière. Il n'est pas sans intérêt d'examiner qui ne se puisse contenter dans cette rue Basse-du-Rempart. Il y a, pour les douzièmes, d'admirables petits Jean-Charles aux larges oreilles, au poil soyeux, pour les peintres de l'école de Decamps, d'affreux singes à l'œil méchant, au geste lubrique; pour les ultra-romantiques, il y a même... vous ne le devinez pas... des chonnettes et des liboux. Oui, dans une cage abritée sous un rideau de laine, j'ai vu colporter plusieurs couples de ces horribles bêtes. Avis aux amateurs d'oiseux rares.

Le boulevard de la Madeleine, isolé comme il est des maisons et des boutiques, ne participe pas encore au mouvement du boulevard des Italiens. Le matin et le soir il est comme un passage silencieux et désert; il ne s'anime un peu que vers le milieu du jour. Aux époques des grandes fêtes, aux jours gras, au 1<sup>er</sup> mai, il devient cependant bruyant et populoux, parce qu'il mène et ramène les effrayantes foules qu'attirent Longchamp et les Jeux d'artifice. Plus tard, quand les jeunes arbres qui le bordent auront épaissi leurs ombrages, quand les habitations limitrophes seront achevés et peuplés, il est probable qu'il sera la promenade à la mode, et qu'il remplacera le boulevard de Gand.

Arrêtons-nous, pour aujourd'hui, devant ce nouveau boulevard qui commence après le café Foy. Ne nous retons cependant pas sans rappeler aux promeneurs que les deux maisons situées à l'angle de la rue Caumartin et à l'angle de la rue de la Chaussée-d'Antin, ont été habitées par deux hôtes dont le nom résume toute une époque. Dans la première, Mirabeau, ce grand type révolutionnaire, est mort mystérieusement; mademoiselle Guimard, de l'Opéra, cette libre, spirituelle et généreuse maîtresse du prince de Soubise, vœut dans la seconde d'une vie pleine de bruit et de volupté. Entre l'hôtel du tribunal et le temple de Terpsichore, il n'y a que quelques pas, et cependant il y a un abîme. — La vieille société du dix-huitième siècle, en effet, s'éroulait sous les pieds aériens de la danseuse, tandis que le monde nouveau du dix-neuvième se levait à la voix puissante de l'orateur.

Louis de Genvez.

NOUVELLE.

(Fin. — Voir tome IV, pages 530, 548 et 562.)

V.

Cinq mois plus tard, par une froide soirée d'hiver, un léger navire, armé de vingt-quatre canons et portant à ses deux extrémités une panthère sculptée, s'avancait à toutes voiles vers les côtes de la Bretagne.

Le vent soufflait avec violence, le ciel se chargeait de nuages menaçants, et la mer, déjà noire comme de l'encre, commençait à s'agiter dans ses profondeurs. Des aléons, ces hirondelles de l'Océan qui prophétisent la tempête aux matelots, comme leurs serous nous annoncent la pluie et les orages, rasèrent silencieusement les flots, trempant de temps en temps dans l'écume leurs ailes agiles. Des manches de velours, beaux oiseaux aux ailes blanches, leurs franges de noir, accouraient de tous les points de l'horizon pour se réfugier à l'abri des rochers.

Tout présageait une de ces bourrasques souvent terribles que les marins appellent un grain, et cependant le pont du vaisseau était chargé d'une foule joyeuse. C'est qu'on approchait du port, c'est que la vie venait de jeter au milieu de ces hommes depuis si longtemps cloignés de leurs familles, depuis si longtemps sévres de toutes les jouissances du cœur et de la vie, ce cri qui remue si profondément les marins, en quelque lieu qu'il retentisse : Terre, terre à bâbord!

Tous les yeux, ardemment fixés sur l'horizon, surveillaient avec une impatience fiévreuse le point noir qui émergeait du sein de la mer, car, ce point noir, c'était à la fois la patrie, la famille, la sécurité et le repos.

Les matelots s'étaient revêtus de leurs plus beaux habits. De tous côtés, on s'entretenait du retour, du port où l'on allait aborder, du pays où l'on se retirerait ensuite, des personnes qu'on allait revoir après une aussi longue absence. Les uns nommaient une mère, une femme, une sœur, une maîtresse; les autres parlaient d'un père, d'un frère ou d'un ami. Tous les cœurs s'épanouissaient à l'approche de ce rivage bien-aimé de la France.

Un seul homme ne semblait pas partager cette ivresse universelle. C'était un passager, c'était Louis de Genvez. Il

maréchal à grands pas sur le pont en causant avec son ami Le Groix; mais ses yeux, lorsqu'ils interrogeaient l'horizon, paraissaient disposés à se remplir de larmes; son front était pâle et soucieux.

« A mesure qu'on s'approche de cette terre si désirée, disait-il au corsaire, il me semble que ma tristesse redouble. La joie même de ces braves gens me fait peur. Je ne comprends pas que l'homme ose concevoir tant d'espérance après tant d'illusions déçues. Hélas! parmi tous les noms que ces matelots ont nommés, combien y en a-t-il qui ne répoussent pas à l'appel. Les voyageurs ont tout à redouter à l'heure du retour, la mort, l'oubli, l'indifférence.

— Certes, dit Le Groix, tu es un de ceux qui ont le moins à craindre de ce côté: madame de Glenvenez est jeune, et son cœur n'a pas cessé de l'appartenir. Ingrat, tu veux te faire plaindre, et cependant partout tu ne rencontreras que des enivreurs. Tu possèdes la plus jolie femme de notre province, l'épouse la plus aimante, la plus dévouée. Tu es riche, puisque ses biens ont été sauvés; tu vas être libre et tranquille, puisque le gouvernement l'a assurée de sa protection. Que te faut-il donc encore?

— La certitude que toute cette félicité dont tu me traces le tableau n'est pas une vaine chimère, la certitude qu'elle n'est pas un rêve qui va se dissiper pour me laisser sous le coup d'un triste réveil.

— Pour avoir cette assurance qui te manque seule, tu l'as vu, il ne te faut plus que quelques heures de patience. Mais, dit le capitaine de la Panthere en fixant ses yeux dans la direction où devait apparaître la terre, où sommes-nous?

On aperçut au loin un chasse-mariné dont le vent tourmentait les voiles rouges, et qui paraissait se hâter de fuir.

On s'approcha de lui, puis on le héla.

« Hola! les amis, où sommes-nous? » cria le corsaire en usant de son porte-voix.

Le patron du petit bâtiment, vieillard chauve et basané, se haussa sur ses pieds, puis, mettant ses deux mains autour de sa bouche pour concentrer le son, il répondit:

« He de Glénan. »

M. de Glenvenez tressaillit: il n'était plus qu'à quelques lieues de son château.

Après avoir entendu la réponse du chasse-mariné, Le Groix grimpait dans les haubans, et demeura quelques instants attentif et silencieux, observant le ciel, la mer et la côte qui commençait à se dessiner aux regards.

Il revint ensuite auprès de M. de Glenvenez.

« Ami, lui dit-il, je crois que nous allons avoir du gros temps, et que nous ne pourrions pas arriver à Lorient avant la nuit. Je vais donner l'ordre de jeter l'ancre: demain nous entrerons au port.

— Ce sera plus prudent, Charles. Quant à moi, je n'ai plus qu'un service à solliciter de ton infépuisable amitié: c'est de me confier une chaloupe et quelques hommes pour gagner le rivage. Passer toute une nuit aussi près de Glenvenez sans essayer d'y arriver, c'est impossible. Tu me comprends, ami?

— Oui; mais ces parages, tu le sais mieux que moi, sont dangereux, et la mer est houleuse.

Le baron sourit avec mélancolie.

« Rassure-toi sur mon compte, répondit-il; j'ai assez éprouvé les flots pour n'avoir point peur de leur menace. Ce côté à tête avec l'Océan me rappellera, au contraire, les plus vives jouissances de ma jeunesse. D'ailleurs, vois-tu, l'inquiétude n'est là, dans mon cœur, comme un ver qui me ronge. Il faut que je m'en aille.

« Va donc, et que Dieu te serve de guide, » dit Le Groix, trop habitué lui-même à braver le danger pour insister davantage.

Il alla donner l'ordre de mettre la chaloupe à la mer, et désigna quelques hommes courageux et adroits pour accompagner son ami. Ivon fut choisi le premier.

Quant tout fut prêt, les deux jeunes gens se séparèrent.

« Adieu, se dirent-ils, et au revoir dans huit jours, au château de Glenvenez. »

La chaloupe s'éloigna de la corvette comme un enfant qui quitte sa mère. Ivon se mit au gouvernail, tandis que les autres matelots travaillaient à la manœuvre. Quant à Louis de Glenvenez, il s'enveloppa dans son manteau et s'assit sur une banquette.

Lorsque l'embarcation eut dépassé l'île de Glénan et s'approcha de la côte, le vent redoubla de fureur. Les vagues se dressaient sous la frêle chaloupe et l'emportaient avec elles. Le ciel était sombre, lorsqu'il fut de temps en temps illuminé par des éclairs. On entendait dans le lointain le mugissement de la mer contre les récifs de la pointe du Pouldu.

Tout le monde était silencieux à bord du bateau. La nuit et l'approche de la tempête rendaient sérieux ces hommes ordinairement gais et intrépides. Ivon avait seul ouvert la bouche pour raconter en peu de mots un épisode de sa vie de géolier, et pour dire qu'il aimerait mieux périr dans l'Océan que dans la Loire, parce qu'il lui paraissait plus glorieux d'être manqué par les requins que par les brochets.

M. de Glenvenez sortit bientôt de ses méditations, et commanda la manœuvre avec le sang-froid et l'aplomb qui appartenaient à un officier ancien de marine.

Il avait si souvent parcouru, dans des parties de plaisir, les parages où il se trouvait, qu'il se dirigea sans trop de difficulté au sein des ténèbres.

Bientôt, au moment où la chaloupe se soulevait sous une vague énorme, il entendit dans la brume une petite lumière qui brillait comme une étoile voilée par de légers nuages, et qui nait en même temps le clapotement des eaux contre les rochers.

Une émotion indéfinissable inonda son âme et le fit chanceler. Il s'assit en comprimant avec la main les battements de

son cœur éperdu. L'exilé touchait au port, car les flots dont il entendait le mugissement rapproché baignaient le rivage de Glenvenez, et la petite lumière qui scintillait dans le brouillard éclairait l'appartement solitaire de sa femme.

« Elle est là! elle est là! » se dit-il avec des transports insensés. Elle m'attend. Mon Dieu, ne me laissez pas périr dans l'exéc de ma joie.

Cependant la chaloupe ne trouvait pas un endroit sûr où aborder. La mer était si houleuse que le baron n'osait s'approcher de la côte dans la crainte de s'échouer contre quelque rocher. La nuit ne lui permettait pas non plus de découvrir l'entrée de la baie, où il eût trouvé un refuge. Il resta quatre heures dans le même état, n'ayant guère, courait d'éternelles bordées. La petite lumière qui brillait aux fenêtres du château semblait, par son immobilité, le provoquer à de nouveaux efforts.

Enfin, à la faveur d'un éclair, il reconnut un bouquet de sapin qui se dressait à l'entrée de la baie où il s'était embarqué à l'époque de son départ pour l'Île-de-France. Il donna l'ordre à Ivon de gouverner de ce côté; mais le matelot, glacé de terreur, n'obéit pas à ses ordres, et lui montra du doigt en criant à voix basse: « L'ancre, l'ancre! » une ombre qui semblait glisser sur les flots.

Les autres matelots jetèrent le même cri en donnant les mêmes marques d'épouvante.

« Etes-vous fous ou lâches, s'écria M. de Glenvenez; que voulez-vous dire avec votre ancre? »

— Quoi! n'avez-vous pas vu le spectre avant-coureur de la mort? s'écria Ivon en faisant de nombreux signes de croix. N'entendez-vous pas des voix lamentables qui pleurent dans les rochers?

— J'ai vu un poisson, marseillais ou goëland, qui filait entre les vagues. Voilà tout. Quant aux voix que vous entendez, ce n'est rien autre chose que le bruit de la mer qui monte au milieu des écueils, ou qui se brise sur les marches de l'escalier du Diable.

En effet, la chaloupe ne se trouvait plus qu'à quelques portées de fusil de ce passage ainsi appelé, nous l'avons dit en commençant cette histoire, à cause de sa forme bizarre et des dangers qu'auraient couru ceux qui eussent été assez hardis pour essayer de s'y engager pendant la nuit.

Les matelots gardèrent le silence. Ivon se remit à la barre.

Mais tout à coup, à la lueur d'un éclair, Louis de Glenvenez vit lui-même une ombre qui éclairait les marches de l'escalier. Cette ombre s'arrêta à chaque assise et semblait lutter contre le vent qui soufflait avec force sur ces masses granitiques.

« Voyez-vous, voyez-vous l'ancre? s'écrièrent tous les matelots à la fois.

— As-tu vu ses yeux rouges qui brillent sous son capuchon? dit un marin.

— As-tu vu son corps velu sous son linéol noir? dit un autre.

— On dit, murmura Ivon, que l'ancre n'a point de dents, mais qu'il suce le sang des naufragés. C'est l'ancre qui reçoit les matelots dans ses bras lorsqu'ils tombent à la mer. On assure qu'il a le don de prolonger leur vie, et qu'il en profite pour les faire souffrir.

— Silence, dit M. de Glenvenez; vous êtes tous des poltrons; l'ancre, c'est un contrebandier.

Le baron avait-il deviné la vérité? C'est ce qu'il ne sut jamais lui-même. Quoi qu'il en soit, comme son explication ne manquait pas de vraisemblance, les matelots parurent l'accepter sans résistance.

Une demi-heure après, la chaloupe vint s'échouer dans les sables de la baie.

M. de Glenvenez sauta sur le rivage, et s'élança vers le château.

Le vieux manoir était enseveli dans les ténèbres. On ne distinguait aux alentours que les fûts des sapins isolés au milieu desquels le vent de mer s'engouffrait avec de lugubres murmures. Quand l'exilé sortit de la futaie et entra dans l'enceinte, un chien de garde accourut en aboyant; mais l'intelligent animal n'eut pas plutôt flairé le maître, absent depuis trois années, qu'il se fit aussitôt, et le suivit avec mille caresses.

Avant de frapper à la porte de sa maison, le baron voulut en faire le tour; il parcourut, à la lueur de l'orage qui venait de se déclarer dans toute sa force, la pelouse et les allées. Il vint ensuite sur la terrasse.

Il s'assit, le cœur palpitant, sur le banc où il avait coutume de venir se reposer avec sa femme durant les belles soirées d'été; il reconnut le liquisier, les deux pins entrelacés, toutes ces images familières de sa retraite. La mer se brisait sous ses yeux avec rage; mais maintenant que lui importait la colère de l'Océan! Il touchait la terre natale, il était rentré dans le nid paternel. Tout ce qui l'entourait lui était doux et proche. D'un coup d'œil rapide il embrassa les années de son exil, ses ionnes voyages, ses fatigues, ses épreuves, ses ennemis, les tempêtes, les combats, et il savoura dans ce souvenir poétique la joie de recommencer une nouvelle vie.

À la fenêtre du premier étage, à cette fenêtre qui avait si souvent servi d'encadrement au couple amoureux, il vit la petite lumière briller d'un éclat plus vif.

« Elle est donc là, éveillée en endormie, mais désormais tout à moi. Voici le berceau d'Olivier. Comme je vais la trouver plus belle après cette longue séparation. Cher enfant, combien il me paraîtra grand. Non, je ne veux pas m'emparer trop vite de ce bonheur qui est sous ma main: je veux attendre que mon cœur ait cessé de bondir dans ma poitrine. Je veux qu'en se levant, lorsque le jour va naître, elle me voie agenouillé sur cette terrasse et lui tendant les bras. »

M. de Glenvenez avait oublié tous ses anciens tourments. D'avant cette maison silencieuse dont la lumière du premier étage était comme l'âme, il se sentait apaisé et consolé.

« Oh! mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-il en revenant à grands pas vers la porte d'entrée, et en se baissant pour apaiser ses lèvres sur le granit du seuil; mon Dieu, je vous remercie. Cette minute bénié rachèterait mille années de souffrances. »

Il leva la main vers la cloche, puis il hésita comme un enfant.

« Non, je troublerais mon paisible sommeil, » se dit-il. Mais il ne put contenir plus longtemps son impatience, et il sonna.

Le bruit de la cloche éveilla dans le château silencieux les échos endormis; le son, se prolongeant de corridor en corridor, alla expirer dans un lointain mystérieux. Un chien aboya dans l'intérieur, puis tout rebomba dans le silence.

Le baron, qui était en proie à une exaltation qui ressemblait à de l'ivresse, attendit impatiemment que quelqu'un vint répondre à son appel.

Au bout de cinq minutes, une fenêtre s'ouvrit lentement et sans bruit.

« Qui est-là? cria une voix que le baron reconnut aussitôt.

— C'est moi, répondit-il à voix basse; c'est moi, Daniel, c'est moi, mon ami; c'est ton maître, Louis de Glenvenez.

— M. le baron! dit la voix qui se brisa aussitôt dans un sanglot. Oh! Jésus, mon Dieu!

La porte s'ouvrit aussitôt et se reforma sur le châte lain. Le chien, demeuré en dehors, fit alors entendre un long hurlement.

Le domestique ne disait mot; mais si M. de Glenvenez avait pu voir sa figure à la clarté de la lanterne qu'il tenait à la main, il eût été frappé de sa pâleur.

« Daniel, mon ami, mène-moi vite à la chambre de la baronne. Elle dort, sans doute.

— Oui, elle dort, répondit le vieux serviteur sans interrompre sa marche.

— Et Olivier, se porte-t-il bien; a-t-il grandi? Pense-t-il quelquefois à son pauvre père?

— M. Olivier est un enfant charmant, monsieur le baron; il sera la consolation de votre vie.

— Comme tu dis cela d'un ton lugubre, Daniel.

— Cependant M. de Glenvenez était arrivé devant la chambre à coucher de sa femme; il lit le geste de frapper à la porte.

« Je vais l'éveiller, mais elle me pardonnera, n'est-ce pas, Daniel? Un pauvre exilé mérite quelque indulgence. »

Il frappa; mais on ne répondit pas. Il recommença, même silence.

Étonné et inquiet, M. de Glenvenez se tourna alors vers son domestique. Le pauvre homme avait pose sa lanterne à terre, et il cachait sa figure entre ses mains.

« Que voulez-vous dire ces larmes, Daniel, parle? Quelque nouveau malheur me menace-t-il encore? Madame de Glenvenez n'est-elle pas ici? »

Daniel éclata en ions sanglots.

Alors l'exilé ouvrit brusquement la porte de la chambre.

Un cerge était allumé sur une table placée à côté d'un lit. Sur le lit, une femme était étendue sous un voile; son visage était d'un pal-our mortelle, et ses traits avaient la solemnelle immobilité de la mort.

Le baron s'approcha du cadavre, et poussa un cri horrible.

« Morte!

— Oui, monsieur le baron, morte depuis plus de deux ans. Le corps a été embaumé par le médecin du château, M. Sanvot; l'âme est au ciel.

— Mais pourquoi ne m'en avoir pas appris?

— Madame, avant d'expirer, à exécuté de nous le serment de cacher sa mort au monde entier, afin de ne pas compromettre la fortune et la vie de son enfant.

— Où est-il? où est Olivier? dit l'exilé, devenu aussi pâle que la morte.

— Ici, monsieur le baron, ici.

Daniel conduisit son maître dans un vaste cabinet attenant à la chambre à coucher, et s'arrêta auprès d'un petit lit placé auprès d'un autre lit de plus grande dimension.

Là, Olivier dormait paisiblement à côté de sa nourrice.

« Mon enfant! mon enfant! s'écria le baron en s'inclinant sur son fils et en le couvrant de baisers passionnés, tu n'as donc plus de mère? »

Olivier ouvrit de grands yeux surpris; puis, sans reconnaître son père, il souleva son petit doigt en disant comme autrefois au corsaire:

« Chut, elle dort. »

**Histoire de M. Cryptogame,**

PAR L'AUTEUR DE M. VIEUX-BOIS, DE M. JABOT, DE M. CRÉPIN, DU DOCTEUR FESTUS, ETC.  
(Troisième partie.)



Elvire fait admirer à son amant l'astre brillant du jour. — Son amant le trouve rond comme un fromage et agréable comme une lactine.



Elle trouve l'amour inlini comme l'Océan. — Il trouve l'Océan fastidieux comme l'amour.



Et pour distraire le choisi de son cœur, elle met en train un gai coin-maillard.



Quand vient le tour d'Elvire, M. Cryptogame monte doucement sur le pont.



Où il se met à sonder la profondeur de sa situation.



Et il se refuse à répondre aux agaceries d'une superbe amputitée.



Tout son avenir est brisé.



Pendant, après avoir cherché pendant deux heures, Elvire abaisse le bandeau; et s'apercevant qu'elle est seule, elle s'élance sur le pont.



De son côté, M. Cryptogame, s'apercevant qu'il n'est plus seul, saute à la mer.



Elvire saute après le choisi de son cœur.



Le capitaine saute pour sauver Elvire.



L'équipage saute pour sauver le capitaine.



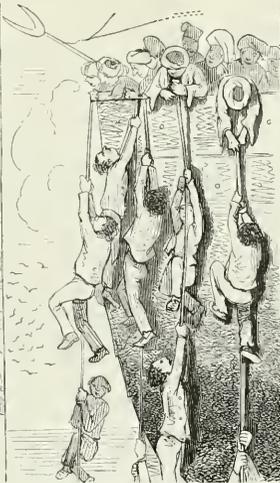
Les animaux domestiques sautent pour suivre leurs maîtres.



Les rats sautent par esprit d'imitation.



Et un brick algérien, ayant fait force de voiles, s'empare du vaisseau demeuré vide.



Les Maures, une fois maîtres du vaisseau, se hâtent de repêcher l'équipage pour en tirer rançon.



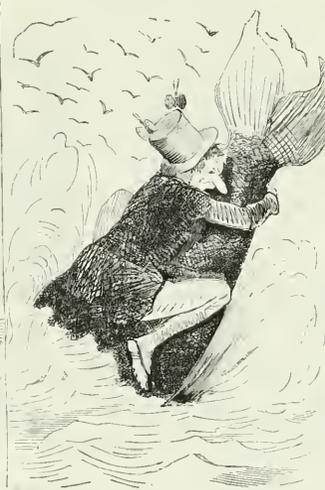
Voyant qu'on repêche Elvire, M. Cryptogame lâche de n'être pas repêché.



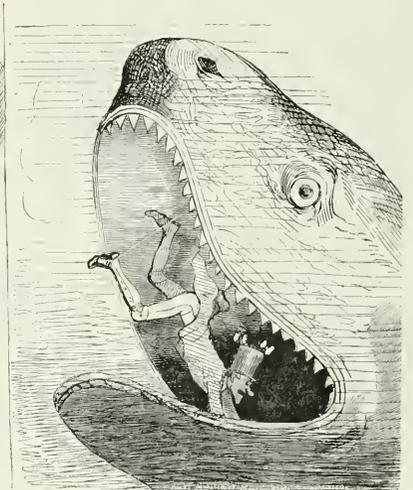
Mais il boit deux tonnes d'onde amère avant d'atteindre à un flot qui est en vue.



Par malheur, l'flot, qui est très-chatouilleux, éprouve d'énormes tressaillements.



Puis il replonge.



Puis, d'une Louhée, il avale M. Cryptogime.



Parvenu heureusement dans la halleine, M. Cryptogime y lutte contre le courant digestif.



Et après s'être un peu affirmé, il est bien agréablement surpris en voyant, à deux pas de lui, un monsieur qui pêche à la ligne dans le courant.



Chacun se conte ses aventures, et le monsieur expose comme quoi, douillet depuis trois mois sur une fausse côte, il cherche à repêcher sa perruque.

(La suite au prochain numéro.)



Les **ANDRONES** de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

Les **ROMANCES DÉTACHÉES** DE L'ALBUM DE F. MASINI, qui obtiennent déjà de si grands succès dans toutes les soirées musicales, et qui sont adoptées par nos premiers chanteurs, viennent de paraître. Titres de ces romances : — *La Fleur qu'il m'a donnée*, — *le Refrain de la Fileuse*, — *Douter de sa raison*, — *les Amoureux de Village*, — *un Vieux Soldat*, — *l'Appui du Roseau*, — *la Belle Véronique*, — *Dis-moi qu'ils ont menti*, — *le Rossignol du Foyer*, — *Endormez-vous, mon cœur*, — *les Belles Nuits d'Été*, — nocturne à deux voix égales, — *Au Ritz*, bon Ménage, duoïtino pour ténor et baryton. — Chez l'éditeur, J. MEISSONNIER, 22, rue Dauphine, et chez tous les marchands de musique. **QUADRILLES A GRAND SUCCÈS.** — MUSARD, les *Diables de l'Opéra*, — A. MUSARD fils, la *Tulipe orange*, quadrilles de carnaval. — J.-B. TROBECQUE, la *Sainte-Cécile*, — ARTUS, le *Miracle des Roses*, quadrilles de salon.

A. APPERT, éditeur, passage du Caire, 34; Comptoir des Imprimeurs-Unis; DENTU, libraire, Palais-Royal; et chez tous les Libraires.

## RÉFORME ET LIGUE UNIVERSITAIRES

Réponse aux CINQ QUESTIONS de M. THIERS, avec des ÉTUDES CRITIQUES sur la discussion de la Chambre des Pairs; par M. GASC fils, chef d'institution. — Pour faire suite aux *Études historiques et critiques sur l'Instruction secondaire*, du même auteur (1844). — Un beau volume in-8. — Prix : 7 fr.

F. PRÉVOST, éditeur, rue Jacob, 43. — Même maison, rue des Grès-Sorbonne, 17. — Dans les départements, chez tous les correspondants du Comptoir central de la Librairie.

15 forts volumes in-8 à deux colonnes avec figures dans le texte.

20 livraisons forment 1 vol.

PRIX : 6 FRANCS. Cartonné, couverture imprimée,

PRIX : 6 FR. 50 CENT.

En vente le tome 1<sup>er</sup>.

# ENCYCLOPÉDIE POPULAIRE

Répertoire des connaissances humaines, à la portée de toutes les classes,

Par une société de savants, de littérateurs, d'artistes, de manufacturiers et de commerçants, sous la direction de

Auguste Savagner.

15 FORTS VOLUMES IN-8 A DEUX COLONNES. avec figures dans le texte.

UNE OU DEUX PAR SEMAINE

La 26<sup>e</sup> livr. est en vente.

PRIX : 30 CENTIMES.

En vente le tome 1<sup>er</sup>.

## L'ODONTINE ET L'ÉLIXIR ODONTALGIQUE

Composés par un de nos premiers chimistes, ont une supériorité manifeste sur les autres dentifrices. Toutes les personnes qui tiennent à la conservation de leurs dents en font usage. — AU DÉPOT GÉNÉRAL rue Jacob, 19, à Paris, et chez FAGUER, parfumeur, rue Richelieu, 95; dans toutes les villes, chez les principaux parfumeurs.

Mise en vente de la 16<sup>e</sup> Livraison.



**AVIS.** AU BON PASTEUR, rue Saint-Honoré, 167 et 169, et rue du Coq, 10. Maison spéciale d'habillement à prix fixe invariable. Toutes les marchandises, soit en pièces, soit confectionnées, sont marquées en chiffres connus, au comptant, sans rabais ni escompte. Cette maison, dont la réputation est si bien acquise par sa belle confection et par la coupe élégante de tous ses vêtements, vient de faire confectionner un grand choix d'habits, tout ce qu'il y a de mieux, pour soirées, bal, visite ou départ précipité, au prix de 60 à 80 fr. pantalons noirs, de satin et casimir de sédan, au prix de 22 à 55 fr. Un choix considérable de gilets brochés, depuis 25 jusqu'à 40 fr. Les vêtements faits sur mesure se paient en plus des prix livrés; habits redingotes et pantalons, 5 fr.; pantalons et gilets, 2 fr. L'immense clientèle du BON PASTEUR a engagé le chef de l'établissement à avoir des coupeurs spéciaux, seul moyen d'obtenir dans la coupe élégance et perfection.

**AVIS.** Le CHOCOLAT MENIER, comme tout produit avantageusement connu, a excité l'avidité de quelques contrefacteurs; sa forme particulière, ses enveloppes, ont été copiées, et les médailles dont il est revêtu ont été remplacées par des dessins auxquels on s'est efforcé de donner la même apparence. Je dois prouvenir le public contre cette fraude. Mon nom est sur les tablettes du CHOCOLAT MENIER aussi bien que sur les étiquettes, et l'effigie des médailles qui y figurent est le fac-similé de celles qui m'ont été décorées dans de très-reprises différentes par le ROI et la SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT. Ces récompenses honorables m'autorisent à faire distinguer le CHOCOLAT MENIER de tous les autres. L'auteur qui combinez-on des appareils que je possède dans mon usine de NOISIEL, et l'économie d'un moteur hydraulique, m'a été mise à même de donner à cette fabrication un développement qu'elle n'avait jamais atteint. Ce CHOCOLAT, par le seul fait de ses qualités et de son prix modéré, obtient aujourd'hui un débit annuel de plus de 500 milliers, et s'est acquis une réputation méritée. DÉPÔT principal, PASSAGE CHOISEUL, 21, et chez MM. les pharmaciens et épiciers de Paris et de toute la France.

L'agrandissement du format de la PRESSE lui permet de réaliser les nombreuses améliorations depuis longtemps réclamées par le public, et notamment de publier avec tous les développements convenables, les comptes rendus des séances des deux chambres; ainsi le nombre de ses abonnés a-t-il, depuis cette importante amélioration, augmenté d'une manière considérable; le tirage, au 15 février, dépassait 22,000 exemplaires.

Les nouveaux abonnés qui se feront inscrire à la PRESSE avant le 15 mars, recevront, sans augmentation de prix et sans frais :

Tous les feuilletons des trois premiers volumes de LA REINE MARGOT, roman en 6

volumes, par M. ALEXANDRE DUMAS, et tous ceux des volumes suivants publiés antérieurement au jour de la souscription.

Tous les feuilletons des deux derniers volumes DES PAYSANS, par M. DE BALZAC. CETTE FAVEUR SERA TRES-PROCHAÎNEMENT SUPPRIMÉE.

On s'abonne en adressant un mandat à l'Administration, 151, rue Montmartre, à Paris, et chez les Libraires, Directeurs des Postes et des Messageries, au prix de 14 francs pour trois mois; 26 francs pour six mois, et 48 francs à l'année pour les départements.

Indiquer qu'il s'agit d'un abonnement nouveau et non d'un renouvellement.

PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.

## BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET D'ÉRUDITS

LA BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, VARIÉTÉS CURIEUSES ET AMUSANTES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

SE COMPOSERA DE 10 VOLUMES IN-18 DONT VOICI LES TITRES :

1. Curiosités littéraires.
2. Curiosités bibliographiques.
3. Curiosités biographiques.
4. Curiosités historiques.
5. Curiosités des Origines et des Inventions.
6. Curiosités des Beaux-Arts et de l'Archéologie.
7. Curiosités militaires.
8. Curiosités philologiques.
9. Curiosités des Traditions, Mœurs, Usages, etc.
10. Curiosités anecdotiques.

En Vente : — Tome 1<sup>er</sup>. — **CURIOSITÉS LITTÉRAIRES.** — Prix, 3 fr.



## LORNETTE-CLÉMENTINE

Cette nouvelle lorgnette-jumelle réunit divers perfectionnements qui lui ont mérité l'avantage d'être présentée à l'Académie des sciences. Sa construction, sous une forme élégante et gracieuse, remplit les meilleures conditions d'optique. À l'aide d'un mécanisme simple et ingénieux, elle rentre sur elle-même de manière à devenir très-portative, sans en excepter les plus grands diamètres, dont la supériorité est un fait acquis et incontestable, puisque seuls ils offrent à la fois grossissement et clarté. Elle se vend à Paris, chez **LEREBOURS**, opticien de l'Observatoire royal et de la marine, place du Pont-Neuf, 15; **ZELZARD**, Palais-Royal, galerie Valois 141; **VILAKOENIG**, fabricant, breveté opticien de S. M. l'Empereur du Brésil et de la princesse Clémentine, rue des Gravilliers, 7, et les chez principaux opticiens.

Chez PAULIN, rue Richelieu, 60.

## COURS SPÉCIAL DE DESSIN

À l'usage des Aspirants aux Écoles royales Polytechnique, de Saint-Cyr et de la Marine;

PAR ALPHONSE DULONG,

Professeur et Maître aux Écoles royales des Ponts et Chaussées et Polytechnique.

19 planches in-folio et 2 feuilles de texte. — Prix, 15 fr.

EN VENTE CHEZ J.-J. DUBOCHET :

## ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, ou ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE.

Ouvrage également utile aux Jeunes Gens, aux Mères de Famille, à toutes les personnes qui s'occupent d'Éducation, et aux Gens du Monde;

Par MM. ANDRIEU DE BRIOUDE, docteur en médecine, L. BAUDET, ancien professeur au collège Stanislas, et une Société de Savants et de Littérateurs.

MATIÈRES TRAITÉES DANS CE VOLUME : Grammaire. — Langue française. — Littérature. — Rhétorique. — Poésie. — Eloquence. — Philologie. — Arithmétique. — Algèbre, Géométrie, Mécanique. — Physique. — Chimie. — Recrea-

tions scientifiques. — Astronomie, Météorologie. — Histoire naturelle en général. — Géologie. — Minéralogie. — Botanique. — Zoologie. — Anatomie. — Physiologie. — Hygiène privées. — Hygiène publique. — Médecine. — Chirurgie.

— Géographie. — Histoire. — Chronologie. — Biographie. — Archéologie. — Numismatique. — Basou. — Religion. — Philosophie. — Morale. — Mythologie. — Sciences occultes. — Législation. — Du Gouvernement et de ses for-

mes. — Économie politique. — Agriculture. — Horticulture. — Art militaire. — Marine — Impression. — Musique. — Dessin. — Peinture. — Sculpture. — Gravure et Lithographie. — Architecture. — Éducation. — Réflexions sur le choix d'un état.

Un seul volume, format du *Million de Faits*, imprimé en caractères très-lisibles, contenant la matière de six volumes ordinaires et enrichi de 400 petites Gravures.

servant d'explication au texte. — Prix broché : 10 fr.; élégamment cartonné à l'anglaise, 11 fr. 50 c.

**Indiens sauvages des forêts vierges du Brésil.**

Deux sauvages à Paris, n'est-ce pas chose assez rare pour que nous en parlions? car ce sont deux sauvages véritables. Aussi regrettons-nous de ne pouvoir leur consacrer un article assez long pour raconter tout ce que nous avons appris des mœurs et des habitudes de la tribu à laquelle ils appar-



Manuel, sauvage brésilien.

tiennent. Voici donc, en peu de mots, l'histoire de ces singuliers voyageurs : Un Français, M. Porte, pendant un assez long séjour dans le Brésil, eut souvent l'occasion de rencontrer des tribus d'indiens nomades, fuyant sans cesse la civilisation, et considérant comme ennemi tout ce qui est étranger à leur race. Le désir de s'instruire entraîna d'abord M. Porte à s'explorer pendant assez longtemps parmi ces sau-



(Marie, sauvage brésilienne.)

vages, et les observations curieuses qu'il fit, lui donnèrent l'idée de conduire deux de ces individus à Paris, afin de les livrer à l'étude des savants. Nous ne dirons pas quelles ont été les difficultés qu'il rencontra auprès du chef de la tribu d'abord, de la part des autorités brésiliennes ensuite, car l'exportation des Indiens est interdite par une loi. Le fait est que l'intérêt de la science, si bien compris par M. Porte, fut si habilement présenté, qu'il put réaliser son projet.

De nouvelles difficultés l'attendaient, et ce n'est que par sa patiente persévérance que M. Porte parvint à les surmonter. Il fallut amener ces Indiens jusqu'à Paris, en ayant soin d'éviter pendant tout le voyage ces relations incessantes et inévitables

qui auraient pu modifier leurs habitudes ou leurs idées, en un mot, les amener sauvages comme ils l'étaient dans leurs forêts. Ce but a été complètement atteint; ils refusèrent d'abord les vêtements qu'on voulut leur donner pour le déshabiller, et l'instinct d'imitation les engagea seul à s'en couvrir; on ne put cependant pas parvenir à leur faire mettre de souliers; ils jetèrent à la mer ceux qu'on leur donna; et ce n'est pas pendant peu qu'ils ont consenti à s'en servir.

Ces deux Indiens appartiennent à une tribu autrefois nombreuse et puissante, celle des Bolocoudos, qui se rencontre près de Minas Geraes, Espirito-Santo et Bahia, depuis le Rio Pardo jusqu'au Rio Doce, entre les 15 et 19° degrés de latitude et les 42 et 45° de longitude. Pour ne parler que de nos deux voyageurs, nous dirons que l'homme, auquel on a donné le nom de Manuel, est âgé d'environ dix-sept ans; il n'est pas positivement laid, mais son regard est faux, il n'a pas de sourcils, ses oreilles sont pendantes et traversées par un disque de bois de trois pouces de diamètre; ses cheveux sont épais, gros et lisses, et on remarque facilement chez lui, un mélange de profonde tristesse et d'apathie. Il accorde difficilement la parole. La femme a été appelée Marie, elle est âgée de seize ans, petite, assez grosse et plus laide que l'homme; sa levre inférieure était portée en avant par un disque de bois qui la traversait, mais pendant le voyage, elle s'est détachée, et les lambeaux de sa bouche la rendaient hideuse; elle s'est soumise sans difficulté à une opération qui la prive de l'ornement des femmes de son pays. Elle paraît supporter à regret la robe qui la couvre; sa démarche est grotesque, et son corps se jette désagréablement à droite et à gauche à chaque pas qu'elle fait. Son caractère est gai, elle rit et parle sans cesse et pour le moindre motif; elle ne peut pas cacher le plaisir qu'elle éprouve quand on s'occupe d'elle et l'on remarque chez elle l'instinct de la coquetterie. Elle supporte difficilement une contrainte, et il y a fort peu de temps qu'elle a voulu, dans un moment de colère, frapper M. Porte avec une flèche, parce qu'il refusait de la faire sortir. Nous avons pu voir ces deux Indiens chez M. le docteur Chenu, à Passy, où ils ont passé une journée entière. Ce qui les a plus étonnés que tout ce qu'on leur avait fait voir jusque-là, c'est la manière de classer au chien d'arrêter et l'effet instantané d'un coup de fusil; cette distraction, que leur a donnée M. Chenu dans le parc de M. Delessert, a été plus goûtée par eux qu'un ballet de l'Opéra. D'après ce qu'assure M. Porte, ces Indiens n'ont aucune religion, aucune idée de la divinité, et l'on ne remarque chez eux aucun signe d'adoration. Un fait dont nous avons été témoin vient à l'appui de cette assertion : madame Chenu, voulant profiter de leur visite pour éveiller en eux une idée religieuse qui lui laissait quelque espoir de développement, offrit à Marie une petite vierge sculptée en ivoire, et lui fit dire par M. Porte, pour matérialiser sa pensée, que cette image représentait la Mère de Dieu, l'auteur de tout ce qu'elle voyait, et qu'elle l'engageait à l'implorer chaque jour, mais surtout lorsqu'elle serait souffrante, « on lorsqu'elle éprouverait quelque chagrin; Marie ne saisit pas de suite ce qu'on voulait lui dire; cependant on lui répéta plusieurs fois, et elle parut comprendre. Aussitôt elle prononça quelques paroles, et, tenant la Vierge dans ses mains, s'arrêta un instant, et la rendit vivement, en disant à M. Porte : « Vous ne trompez, j'ai mal à la gorge, j'ai demandé de n'avoir plus mal, et je souffre toujours. » Elle consentit cependant bientôt après à garder cette vierge comme souvenir. Cette réponse ne prouve pas qu'il y ait chez les Indiens du Brésil absence complète d'idée religieuse, car on doit supposer qu'ils croient que l'âme survit au corps, puisqu'ils prêtent aux morts une partie des besoins qu'ils avaient pendant leur vie, et qu'ils l'enterrent pas leurs parents sans mettre quelques aliments de leur goût dans la tombe; ils croient aussi à la métépsychose, et supposent que le tigre, qui les attaque, contient une âme, qui a pris cette forme pour se venger d'une offense, dont elle a été victime lorsqu'elle était dans le corps d'un homme. Un rapport scientifique doit être fait sur ces Indiens, et nous pensons que, quand même leur voyage ne présenterait aucune observation réellement utile à la science, on n'oublierait pas le zèle et le dévouement de M. Porte qui, à part les frais de ce voyage, a dû éprouver tous les ennemis et tous les dégoûts de la mission dont il s'est chargé, dans la seule intention de faire connaître une race qui disparaît et ne laissera bientôt plus de traces.

**Correspondance.**

*A. M. A. H.* — Cela serait peut-être piquant pour vous, monsieur, et pour les personnes de votre société; mais un journal est fait pour tous ceux qui peuvent le lire.

*A. M. M.* — Il y a des événements qui se reproduisent tous les ans et toujours de la même manière; quand on les a décrits une fois, on ne peut plus y revenir. Cela n'est pas nécessaire d'ailleurs, car la matière ne manque pas, et on a vu que l'embaras du choix. Nous tiendrons grand compte de vos conseils.

*A. N. anonyme.* — Nous avons souvent répondu à des demandes concernant les livres, titres et convertitures; nous ne les fournissons qu'à ceux qui font collection du journal, et qui nous en adressent la demande en renouvelant leur abonnement. Ce sont des compléments que nous ne devons pas, mais que nous fournissons volontiers quand nous pouvons croire qu'ils doivent servir.

*A. M. A. P., à Genève.* — Votre manuscrit est à votre disposition.

*A. M. V. B. C.* — Envoyez, messieurs, votre article; nous en jugerons, et tenons notre possible pour vous être agréables, mais nous la réserve d'être également agréables à tous nos lecteurs.

*A. M. à Edimbourg.* — Mille remerciements, monsieur; notre cadre n'admettrait pas ce que vous voulez bien nous proposer.

*M. l' — A Pâques.* — Pourquoi pas à la Trinité?

**Observations Météorologiques**

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

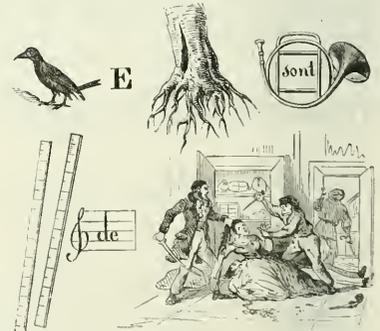
JANVIER. — 1845.

Jours du mois.	Hauteur du baromètre réduite à la température de 0° à midi.		Températures extrêmes de la journée.		Température moyenne calculée.	Etat du ciel à midi.	Vents à midi.
	mm	mm	Minimum.	Maximum.			
1	758,45	+2,0	4,97	3,94	Covert, léger brouillard.	N. E.	
2	758,08	0,1	2,4	4,0	Nuageux.	N. E.	
3	757,59	-0,5	2,6	0,9	Beau ciel.	N. E.	
4	762,70	-1,0	4,0	4,5	Beau.	N. N. O.	
5	765,47	+2,4	6,9	4,5	Nuageux.	O. N. O.	
6	764,13	+0,6	+5,9	2,2	Eclaircies.	S. E.	
7	764,86	-2,0	+7	+4,5	Covert.	N. O.	
8	762,52	-1,9	+0,6	0,6	Brouillard.	E.	
9	760,27	-1,9	4,0	-1,4	Covert.	E.	
10	760,50	+5,9	+4,0	0,4	Beau ciel.	E.	
11	756,49	+1,0	8,5	4,8	Covert.	S. S. E.	
12	755,56	4,0	8,0	6,0	Covert, pluie.	S. S. E.	
13	755,29	5,0	6,9	4,5	Covert, pluie.	S. S. E.	
14	754,67	+2,5	5,7	4,0	Covert.	S. S. E.	
15	754,28	-1,0	5,7	4,4	Covert.	S. S. E.	
16	758,50	+0,5	4,0	2,5	Covert.	S. S. E.	
17	761,76	-0,5	0,8	0,4	Covert.	S. E.	
18	757,57	-1,0	6,5	2,8	Covert.	S. E.	
19	754,47	+2,5	7,4	4,7	Covert, éclaircies.	S. O.	
20	755,92	5,0	4,9	4,0	Covert, averses.	N. O.	
21	759,67	2,0	5,0	5,5	Très-nuageux.	N. N. O.	
22	765,85	0,0	+2,0	1,0	Covert.	N. E.	
23	762,28	-1,2	0,9	4,0	Covert.	S. S. E.	
24	752,65	-1,2	5,5	2,2	Nuageux.	S. S. O.	
25	764,59	+2,8	7,0	4,9	Beau, nuages.	O. N. O.	
26	760,65	3,2	9,0	6,3	Nuageux.	O. O.	
27	754,58	-1,9	5,9	5,5	Beau.	S. O. fort.	
28	755,04	0,6	2,5	4,6	Covert.	S. O.	
29	750,75	+0,8	5,1	2,0	Covert, neige.	O. O.	
30	759,94	-1,2	2,8	0,8	Covert, neige.	O. S. O.	
31	710,95	-0,2	2,9	1,5	Beau, nuages.	O. S. O.	
Moyenne	754,65	+0,3	4,5	2,5	Pluie dans la cour, 5 cent. 073 Pluie sur la terrasse, 4 cent. 007		

**Rébus.**

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Où trouver une morale plus pure que celle de l'Évangile.



OX S'ARONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 4, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostinoff-Dvor, 22 — F. BELLUZARD et C<sup>o</sup>, éditeurs de la Revue étrangère au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et C<sup>o</sup>, rue Danielle, 2.